This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Il vécut aſſez pour ſa gloire,
Mais trop peu pour l'humanité.

A. d. M. 1797.

plus de plaiſir. On a abuſé, il eſt vrai, de cet utile genre, en écrivant les vies d'hommes deſtinés à reſter dans la plus profonde obſcurité : c'eſt un petit mal; l'hiſtoire ſurvit peu à ſon héros, & l'un & l'autre ſont bientôt oubliés: mais on peut faire à la biographie un reproche plus grave; c'eſt celui de ne nous avoir encore jamais donné l'hiſtoire de quelqu'un de ces hommes qui ne ſont diſtingués que par l'exercice le plus ſoutenu de la vertu dans toutes les circonſtances de la vie civile & domeſtique, qui ont joui dans tous les tems de l'eſtime générale de leurs compatriotes, qui n'ont jamais ceſſé de bien mériter d'eux, & qui ont fait le bonheur de tous ceux ſur le bonheur deſquels ils pouvoient influer. Seroit-il impoſſible de rendre l'hiſtoire de tels hommes aſſez agréable pour inſpirer de l'intérêt; & n'eſt-il donc pas auſſi néceſſaire d'encourager les vertus que les talens ?

Si jamais la vie d'un homme honnête & juſtement célèbre a eu droit d'être accueillie, c'eſt ſans doute dans un moment où l'eſpèce humaine déshonorée & flétrie par un nombre effrayant de ſcélérats, dont on détourne les yeux avec horreur, cherche avec empreſſement quelqu'objet ſur lequel elle puiſſe les repoſer avec

complaiſance; & tel étoit ſans doute feu M. ZIMMERMAN. C'eſt ſa vie que j'écris, & non point ſon éloge; ce mot inſpire la défiance, & par-là même diminue l'intérêt: on ne fait point connoître l'homme quand on ne le montre que par ſes beaux côtés; en ôtant aux lecteurs le droit de le juger, on riſque de le leur rendre indifférent. Je préſenterai mon ami tel que je l'ai vu pendant plus de quarante ans; & ſi je me permets la louange, je me permettrai auſſi le blâme. L'hiſtorien n'auroit-il pas le même droit que les autres, & voudroit-on le réduire au ſimple rôle de rapporteur des faits? Celui qui s'en eſt le plus occupé, qui les a rapproché, comparé, diſcuté avec le plus d'attention, n'eſt-il même pas celui qui peut en tirer les concluſions les plus juſtes?

Jean-George ZIMMERMAN naquit à Brug, ville de la partie allemande du canton de Berne, le 8 Décembre 1728, de M. le ſénateur J. ZIMMERMAN, d'une de ces familles, telles que l'on en trouve beaucoup, même dans les plus petites villes de Suiſſe & ſans doute du reſte de l'Europe, qui, ſans aucun de ces titres que l'on obtient dans les Monarchies, le plus ſouvent par faveur, quelques fois par argent, ſe ſont diſtinguées depuis pluſieurs ſiecles par leur

droiture, leur mérite & la façon dont elles ont deſſervi les premiers emplois dans leur patrie, & obligé tous leurs concitoyens. Madame ſa Mere étoit une Dlle. PACHE, de Morges, ville de la partie françaiſe du même Canton, & fille d'un Avocat célèbre, qui l'avoit été au Parlement de Paris. Je rappelle cette circonſtance, parce qu'elle explique pourquoi né dans une Province où l'on ne parle que l'allemand, ayant fait ſes études dans des villes allemandes, & n'ayant été que très-peu de tems en France, il parloit & il écrivoit les deux langues avec la même facilité.

Il fut élevé dans la maiſon paternelle, par de très-bons précepteurs, juſques à l'âge de 14 ans: alors on l'envoya à Berne, où il étudia les belles-lettres ſous M. KIRCHBERGUER, Profeſſeur en Eloquence & en Hiſtoire, & M. ALTMAN, Profeſſeur en Grec, à qui il a toujours cru avoir de grandes obligations. Au bout de trois ans, il paſſa dans l'auditoire de Philoſophie; le Profeſſeur, diſciple zélé de M. WOLF, ne connoiſſoit de philoſophie que la métaphyſique de ſon Maître, & employoit l'année entiere à en expliquer une très-petite partie: on ſent combien une telle méthode devoit dégoûter un eſprit actif d'une ſcience qui, bien préſentée, eſt

très-utile à tout homme qui veut faire de bonnes études, & qui eſt même attrayante, parce que l'on ſe ſent en quelque façon agrandir, & c'eſt un ſentiment doux, à meſure que l'on apprend à généraliſer ſes idées & que l'on en acquiert ſur des objets dont l'aſpect avoit d'abord effrayé. Auſſi ce n'eſt pas à M. BRUNNER que M. ZIMMERMAN ſe croyoit redevable de ce qu'il pouvoit avoir acquis à Berne de vraie philoſophie, & il y en avoit beaucoup acquis; mais à MM. *Jac.* TRIBOLET & *J.* STAPFER, Miniſtres l'un & l'autre, & diſtingués par leur génie & leurs connoiſſances. Ce fut pendant ſon ſéjour à Berne, en 1746, qu'il vint paſſer quelques mois auprès de ſes parens maternels à Morges, peu de tems après que j'en étois parti pour Montpellier. A mon retour, quatre ans après, on y parloit encore avec plaiſir de ſon génie, de ſon eſprit, de ſon amabilité, de ſa gaieté; & quand, en 1751, je lus ſa belle diſſertation ſur l'*Irritabilité*, j'en connoiſſois & j'en aimois déja l'auteur; prédiſpoſition qui contribue plus qu'on ne croit, à en faire goûter la doctrine, lors même qu'elle n'eſt pas invinciblement démontrée, comme elle l'eſt dans l'ouvrage de M. ZIMMERMAN.

Il devoit finir ſes études de Philoſophie en

1747 ; & peu de tems avant ce moment, il eut le malheur de perdre la mere la plus tendre & la plus reſpectable : il avoit eu celui de perdre M. ſon pere peu de tems après avoir été placé à Berne ; ainſi, il n'eut perſonne à conſulter ſur le choix de ſa vocation : circonſtance toujours triſte, en ce qu'elle indique un douloureux iſolement ; mais qui, dans quelque cas, a l'avantage de laiſſer ſuivre l'inclination, & par-là même d'aſſurer les ſuccès. Il ſe détermina, ſans héſiter, pour la Médecine, & le nom de M. HALLER, dont Berne ſe glorifioit, ne lui permit pas même de penſer à aller l'étudier ailleurs qu'a Gœttingue. Il y arriva le 12 Septembre 1747, & fut gradué le 14 Août 1751. M. HALLER le reçut comme ſon fils, le prit chez lui, l'aida de ſes conſeils, dirigea ſes études, & lui ſervit de pere, de Mentor, de précepteur & d'ami. Il cultiva toutes les parties de la Médecine avec le même ſoin ſous MM. HALLER, RICHTER, SEGNER & BRENDEL. Il ſuivit les leçons de pratique de M. RICHTER, élève de M. BOERHAAVE, & nourri de ſes principes, qui ſeront toujours des guides ſûrs auprès du lit des malades, malgré le mépris, affecté plus que ſenti, de quelques Médecins qui déſirants être chefs de ſectes, ont cherché à décréditer ceux de ce grand

homme pour accréditer les leurs. Il assista aussi à celles que donnoit, sur le même objet, M. BRENDEL, qui joignoit à beaucoup d'esprit, une profonde connoissance de toutes les parties de la Médecine, voyoit beaucoup de malades, avoit beaucoup de vues neuves & souvent très-heureuses, & dont les leçons par-là même devoient être intéressantes & utiles, quoiqu'un esprit de système l'ait égaré peut-être plus d'une fois.

M. ZIMMERMAN ne se borna pas à l'étude de la Médecine; il étudia, sous M. SEGNER, les mathématiques & la physique; il apprit l'anglais, & non-content de savoir la langue, il étudia aussi la littérature anglaise, qu'il aima & qu'il cultiva toute sa vie. POPE & THOMPSON lui étoient aussi familiers qu'HOMERE, VIRGILE & les meilleurs poëtes Français. Il s'occupa avec M. ACHENVAL, de *la connoissance des Etats de l'Europe.* (*) Ces leçons étoient-elles des leçons de politique proprement dite, ou de cette science qui fait tant de bruit aujourd'hui sous le nom de *Statistique?* D'après quelques passages de ses lettres, j'ai lieu de croire qu'elles renfermoient les principes de l'une & de l'autre,

(*) *De notitiâ statuum Europæ.*

Les quatre ans qu'il paſſa à Gœttingue, furent, comme l'on voit, très-bien employés: il s'y livroit au travail avec la plus grande ardeur, & étoit ſoutenu par ce ſentiment intérieur qui lui diſoit déja ce qu'il devoit être un jour. En recueillant pour lui la ſucceſſion d'une tante morte dans ce pays, je trouvai dans une de ſes lettres, écrite de Gœttingue en 1748: „ Je mène dans ce pays la vie d'un homme „ qui voudroit vivre encore après ſa mort: " mais cette vie n'eſt pas celle qui donne la bonne ſanté; la ſienne commença déja alors à s'altérer, & il eut une légere attaque d'hypocondrie.

Une partie de la derniere année de ſon ſéjour fut conſacrée à un travail qui devint la baſe de ſa réputation.

L'action continuelle du cœur qui, depuis le premier moment de l'animation juſqu'à celui de la mort, ne ceſſe de ſe contracter & de ſe dilater alternativement, avec une régularité qui n'eſt dérangée que par quelques paſſions & par quelques maladies, a été regardé par les obſervateurs, comme un des plus beaux phénomènes de la Nature. Tous les médecins qui s'étoient occupés de l'économie animale, avoient cherché à l'expliquer; on avoit imaginé une multitude

recherches & ſes réflexions dans une thèſe, (*) qui eſt l'ouvrage fondamental ſur cette matière, & celui auquel on doit tous les changemens qui ſe ſont faits depuis lors dans la théorie de la médecine. Au moment où elle parut, le nom ZIMMERMAN fut porté dans toute l'Europe.

Jamais une matiere neuve n'a été préſentée d'une maniere plus claire & plus complette; toute la doctrine de l'irritabilité ſe trouve dans l'ouvrage de M. ZIMMERMAN; il a fait connoître les parties qui n'en ont point & celles qui en ſont ſuſceptibles; il a déterminé la plus ou moins grande force de cette propriété dans celles qui en ſont pourvues. Il donna auſſi les expériences qu'il avoit faites ſur la ſenſibilité de différentes parties; & c'eſt dans cette même diſſertation que l'on a vu, pour la premiere fois, ce qu'une foule d'obſervations a confirmé depuis lors & ce qui étoit ſi utile de connoître, que pluſieurs de celles auxquelles on en attribuoit une très-grande, n'en avoient aucune. Il définit l'irritabilité, il la diſtingue des autres forces de la fibre animale, il ſoumet toutes les parties aux

(*) *Diſſertatio phyſiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius* ZIMMERMAN, Goett. 4°. 1751.

réel étoit, nous ne connoiſſions pas l'irritabilité, donc l'irritabilité n'exiſte pas. M. ZIMMERMAN eut la ſageſſe de n'y faire aucune attention & de n'entrer dans aucune diſpute; content de n'avoir avancé que des faits ſûrs, il laiſſa au tems & à la force de la vérité, le ſoin de défendre cette propriété de la fibre que ſes expériences avoient démontrées, & que l'obſervation même des fonctions animales démontre ſi bien, tous les jours, que l'on s'étonne aujourd'hui qu'elle ſoit reſtée ſi long-tems inconnue. Je ne crois pas qu'il exiſte actuellement en Europe un ſeul médecin qui la révoque en doute.

En quittant Gœttingue, où il avoit eu pour condiſciples les ſujets les plus diſtingués, (MM. ASH, AURIVILIUS, DE BRUN, CASTEL, MECKEL, SCHOBINGER, TREDELENBOURG, ZINN,) il alla paſſer quelques mois en Hollande, où il s'attacha extrêmement à M. GAUBIUS, & à Paris, où il vit beaucoup M. SENAC, à qui il trouva de grands rapports avec M. BRENDEL.

Il revint à Berne en 1752; il y jouit d'abord d'une grande confiance en pratique, & il eut le vrai plaiſir de retrouver ſes anciens amis & d'en être reçu avec la plus grande cordialité. Ce fut alors qu'il publia, dans le *Journal* de

Neuchâtel, ſans y mettre ſon nom, (*) *Lettre à M. ****, célèbre Médecin, concernant M.* de HALLER. M. quatre étoiles, étoit M. HERRENSCHWAND, Médecin Suiſſe, établi alors à Paris où M. ZIMMERMAN l'avoit connu, & qui, queſtionné ſur M. HALLER ſon compatriote, dont les poëſies faiſoient beaucoup de bruit en France, & étonnoient d'autant plus qu'on ne s'attendoit point qu'un homme qui étoit déja regardé comme l'un des plus grands Anatomiſtes & des premiers Médecins de l'Europe, en fut en même tems l'un des premiers Poëtes, s'adreſſa à M. ZIMMERMAN pour avoir des particularités ſur la vie de ſon Profeſſeur. Cette Lettre, qui n'a que 24 pages in-12, eſt le ſeul ouvrage que M. ZIMMERMAN ait publié en français, & elle prouve qu'il pouvoit écrire dans cette langue comme dans la ſienne; elle mérite d'ailleurs la plus grande attention par la multitude des choſes renfermées dans un ouvrage auſſi court, par la facilité, la netteté qui y règnent, par les heureuſes réflexions qui accompagnent le récit des faits, par l'intérêt avec lequel on la lit, & qui ne tient point uniquement à celui qu'inſpiroit

(*) *Journal Helvétique*, Novembre 1752.

M. HALLER, puiſque parmi les nombreux éloges qui ont paru depuis ſa mort, il y en a qu'il eſt impoſſible de lire juſqu'au bout: cette lettre auroit fait honneur aux ſécrétaires d'Académies les plus exercés, & M. ZIMMERMAN n'avoit pas 24 ans. Le morceau par lequel il la commence, me paroît trop bien placé ici, pour l'omettre. „ Les détails d'une vie „ célèbre ſervent principalement à nous inſ- „ truire, ils nous intéreſſent tous par la gloire „ qui en retombe ſur l'eſpèce humaine en gé- „ néral ou ſur notre nation en particulier." Ce petit ouvrage n'étoit que l'eſquiſſe de la vie de M. HALLER, qu'il publia en allemand à Zurich en 1755, & qui fait un très-gros 8o. avec cette heureuſe épigraphe:

Whoſe mind
Contains a world and ſeems for all things framed.

Mr. ZIMMERMAN voulut bien faire traduire pour moi les titres de tous les paragraphes, & je vis qu'outre les détails rélatifs à M. HALLER, il y a pluſieurs morceaux, très-bien amenés ſans doute, quoiqu'étrangers au ſujet principal, qui doivent y jetter beaucoup d'intérêt: un article ſur l'enthouſiaſme, des regrets ſur la mort d'un pere,

dans

dans lequel, à-propos de ceux de M. HALLER, il peint ceux qu'il éprouva en perdant le ſien; (*) un éloge du Gouvernement de Berne, & cet article ne lui donna ſûrement pas beaucoup de peine; pluſieurs articles ſur les fondemens de l'attachement de M. HALLER à notre Religion, un autre ſur le caractère & le genre de vie de M. BOERHAAVE, un ſur M. ALBINUS, d'autres ſur l'adreſſe ſinguliere de M. RUYSCH, le parallele de NEWTON, LEIBNITZ & BERNOUILLI, le caractère de M. WINSLOW, &c. &c.

„ J'y ai fait entrer, non-ſeulement tout ce qu'on „ peut déſirer de ſavoir ſur le compte d'un ſa- „ vant preſqu'univerſel, mais d'un philoſophe, „ d'un homme; c'eſt un tableau qui ne ſera „ peut-être pas inutile à un jeune homme qui „ ſe voue aux études. „

En 1760, il vouloit retoucher cet ouvrage, le mettre en forme de lettres, y changer beaucoup de choſes, en retrancher & en ajouter; mais il ne l'a jamais fait.

Pendant ſon ſéjour à Berne, M. HALLER y vint pour voir ſes amis & rétablir ſa ſanté: au bout de quelques ſemaines, il ſe détermina à

(*) Le 12 d'Août, époque de ſa mort, fut toutes les années un jour de deuil pour lui.

s'y fixer & à quitter Gœttingue. Il pria ſon élève & ſon ami d'aller chercher ſa famille; M. ZIMMERMAN le fit avec d'autant plus de plaiſir, que, comme tous ceux qui ont l'avantage de connoitre Madame HALLER, (*) il étoit rempli pour elle de la plus haute conſidération.

Son cœur étoit ſuſceptible des plus forts attachements, & il en prit un pour une femme digne de lui à tous égards, une Demoiſelle MELEY, parente de M. HALLER & veuve d'un M. STEK, chez laquelle il trouva raiſon, intelligence, eſprit cultivé, goût, & ce qui vaut encore mieux, cette douceur dans le caractère, cette égalité dans l'humeur, *ce charme calmant dans la voix*, qui ſi ſouvent le ramena au bonheur pendant tout le tems qu'il eut celui de la conſerver.

Peu de tems après ſon mariage, le poſte de médecin de la ville de Brug, (†) auquel eſt attaché une penſion très-raiſonnable à proportion de l'étendue de la ville, de ſes revenus & des devoirs auxquels eſt tenu le médecin, vint à vaquer. Ses principaux concitoyens l'engagerent à s'en charger: on aime les lieux où

(*) Mlle. TECHMEYER.

(†) Phyſicien en Allemagne.

l'on a paſſé ſa premiere enfance: il avoit à Brug des parens, des amis, une très-belle maiſon; & quelque agréablement qu'il fut à Berne, il ſe détermina à retourner dans ſa patrie.

Ce fut alors que commença une liaiſon qui nous a été ſi chere à l'un & à l'autre. En publiant, en 1754, l'*Inoculation juſtifiée*, je crus devoir en offrir un exemplaire au Médecin qui m'avoit appris beaucoup de choſes dont je faiſois uſage dans cet ouvrage, & j'accompagnai mon envoi d'une lettre honnête: ſa réponſe en exigeoit une: après quelques lettres, nous jugeâmes que nous nous convenions; & depuis ce moment juſqu'aux derniers jours de ſa vie, notre correſpondance a toujours été celle de la plus vraie & de la plus tendre amitié.

Sa réputation en pratique étoit faite quand il arriva chez lui, & il fut d'abord le médecin des malades de la ville & de ceux du voiſinage qui eſt très-nombreux. Mais cette pratique n'étoit cependant pas ſuffiſante pour occuper entiérement un génie ardent, déſireux d'inſtructions, & à qui chaque nouvelle connoiſſance donnoit le beſoin d'en acquérir d'autres. M. ZIMMERMAN liſoit beaucoup, non-ſeulement en médecine, mais en morale, en philoſophie, en littérature, en hiſtoire, en voyages,

en journaux. Il ne dédaignoit point les romans, & comment auroit-il pu dédaigner les bons ouvrages en ce genre? Il n'y en a point dans leſquels l'homme ſoit auſſi bien peint, les reſſources de ſon eſprit auſſi bien préſentées, les replis de ſon cœur auſſi bien développés. Les bons romans ſont l'hiſtoire naturelle de l'homme moral, & avec quel intérêt par-là même ne doit-on pas les lire? Les romans anglois lui faiſoient le plus grand plaiſir, auſſi-bien que ceux de M. VIELAND, avec qui il étoit étroitement lié: & comme chez l'homme qui penſe, chaque lecture fait éclorre une foule d'idées, il s'amuſoit & ſe délaſſoit en écrivant les ſiennes, dont il faiſoit de petites pièces qu'il inſéroit dans un Journal qui s'imprimoit à Zurich, ſous le nom de *Moniteur*, & que j'entendois beaucoup louer par de très-bons juges. Ce qu'il m'écrivoit à cette occaſion, explique pourquoi il a compoſé le plus conſidérable de ſes ouvrages & celui auquel il étoit le plus attaché: "*J'aime la* SOLITUDE, *et* „ *je ne trouve de plaiſir que chez moi; j'écris* „ *pour me procurer un amuſement.*" Il étoit naturel qu'il fût heureux chez lui: outre ſon épouſe, il y avoit ſa belle-mere, femme d'un très-grand ſens; & il fut pere au bout d'un an:

mais il n'avoit pas toujours aimé la ſolitude, & il avoit ſçu être heureux hors de chez lui. Ce changement ſubit tint en grande partie à celui de ſon ſéjour, & eut la plus grande influence ſur tous les momens de ſa vie. Depuis qu'il avoit quitté Brug pour aller au collége, il avoit vécu ou à Berne ou à Gœttingue, & il avoit formé, dans l'un & l'autre endroit des liaiſons avec de jeunes gens de ſon âge, pleins d'eſprit, de connoiſſances, d'amabilité, avec leſquels il ſe livroit à des converſations variées & agréables, dans leſquelles il pouvoit faire uſage de toutes ſes connoiſſances & exercer ſon génie; plaiſir bien doux, ſans doute, pour l'homme qui en a. Il vivoit dans des ſociétés de ſon âge; il trouvoit auſſi parmi ſes malades des gens très-aimables: il avoit ſous ſa main tous les ſecours néceſſaires pour cultiver les lettres & les ſciences; & quand on les aime, ces ſecours ſont un beſoin preſſant. Il perdit une grande partie de ces jouiſſances en ſe tranſportant à Brug: ce n'eſt pas qu'il n'y ait des gens d'eſprit, éclairés, aimables dans les petites villes, peut-être même plus, proportionnellement, que dans un nombre égal d'habitans des grandes, & je ſais par ſes lettres qu'il y en avoit alors à Brug; mais dans une

ville peu considérable il y en a peu; ils ont leurs affaires, leurs emplois, leurs devoirs de famille; ils tiennent à la société générale, ils ne veulent pas s'en séparer, & ils ont raison, pour se consacrer à un seul ami: il manque à l'homme de lettres une bibliothéque publique, des libraires, des amateurs de nouveautés & de journaux, qu'un seul particulier qui n'est pas très-riche, ne peut pas aisément se procurer, & qui perdent de leur prix si l'on n'a personne avec qui en causer; il manque à celui qui aime sa vocation, des collégues qui l'aiment aussi, & avec lesquels il puisse en parler & faire un échange de connoissances; échange qui en fait naître de nouvelles. M. Zimmerman sentit trop vivement toutes ces privations; il s'en plaignoit; ses lettres me rappelloient quelquefois ces enfans gâtés qui, dès qu'ils n'ont pas tous les jouets qu'ils désirent, ne veulent plus s'amuser de ceux qui leur restent, & pour qui les jouissances qui leur manquent, anéantissent celles qui sont à leur portée. Il y a un art d'être heureux avec lequel, quand on se porte bien, que l'on est libre & que l'on ne manque pas du nécessaire, on peut l'être presque par-tout; (*) mais tout le monde ne

(*) *Omne solum est patria fortis.*

connoît pas cet art, & des hommes du plus grand mérite ont quelquefois le tort, je ſerois tenté de dire, font la ſottiſe de le mépriſer. Il faut ſavoir tirer parti de tous les hommes; il en eſt peu dont il n'y ait quelque parti à tirer, &, ſi l'on veut me paſſer cette expreſſion, il faut ſe faire tout à tous; cela eſt ſi aiſé. J'ai vu M. HALLER écouter avec beaucoup de complaiſance une femme qui, pendant trois quarts d'heure, ne lui parla que de recettes de gâteaux, & le lendemain il lui écrivit un fort joli billet, pour la remercier de l'envoi de neuf de ces mêmes recettes: c'eſt dès ce moment qu'il fut pour elle un des premiers hommes de l'Europe; & quelques mois après, elle lui rendit un ſervice eſſentiel qu'il n'auroit jamais penſé à lui demander. Le ſentiment d'être aimé, n'eſt-il pas bien auſſi doux que celui d'être admiré? M. ZIMMERMAN ne le ſentit peut-être pas aſſez tôt: il n'eut point d'agrémens à Brug, parce qu'il crut que l'on ne pouvoit point y en avoir; & ayant toujours eu le genre nerveux très-ſenſible & très-délicat, ce ſentiment fréquent de mécontentement le jetta dans l'hypocondrie, & l'hypocondrie augmenta le goût pour la ſolitude, qui peut auſſi être indépendant de toute peine d'ame; „il ſuffit qu'un

„ homme ait beaucoup de ſenſibilité & une „ imagination vive pour le prendre aiſément. „ Ce retour éternel des mêmes plaiſirs, des „ mêmes peines, des mêmes eſpérances & des „ mêmes contretems, fait qu'il eſt charmé de „ paſſer quelques heures dans la retraite, pour „ donner un libre cours à ſes idées, & y cher- „ cher une variété qu'il ne trouve point dans „ la monotonie du monde. (*) Les hommes „ qui ſe ſont le plus diſtingués dans tous les „ ſiécles par l'élévation de leur génie & l'étendue „ de leurs connoiſſances, ont toujours ſoupiré „ après la retraite." C'eſt la ſenſibilité & l'imagination de PÉTRARQUE qui le conduiſirent dans ſon hermitage de Vaucluſe; & COWLEY, l'un des hommes d'Angleterre qui, dans le ſiécle dernier, ont eu le plus de ſenſibilité, d'imagination, d'eſprit & d'honnêteté, avoit attaché, dès ſa premiere jeuneſſe, l'idée du parfait bonheur à une ſolitude abſolue dans quelque coin inconnu de l'Amérique; les circonſtances de ſa vie & la généroſité de ſon caractère, le forcerent à paſſer ſes belles années dans le plus grand monde, où il étoit chéri; mais dès qu'il put être libre, il s'en retira & alla vivre dans la

(*) THE RAMBLER, *Diſc.* 7.

aimable qui ſuſpendoit le ſentiment de nos maux : expreſſion qui me rappelloit ce que beaucoup d'officiers Français, qui avoient été malades à Hanovre, me diſoient de feu M. WERLHOFF, dont je ne prévoyois pas alors qu'il ſeroit un jour le ſucceſſeur. Mais en quittant ſes malades, il rentroit preſque toujours chez lui ; & quand il alloit en compagnie, c'étoit ordinairement ou par complaiſance pour Madame ZIMMERMAN, ou, dans quelques occaſions, par une convenance impérieuſe plutôt que par plaiſir. Il s'en blâmoit ſouvent, & il étoit fort éloigné de regarder la retraite comme un devoir ; mais il avoit rarement le courage de renoncer aux plaiſirs qu'elle lui procuroit ; & c'eſt en réfléchiſſant profondément ſur ſes effets qu'il apprit à apprécier ſes avantages & ſes inconvéniens. Sans doute s'il ſe fut borné à pratiquer, à continuer légérement l'étude de la médecine, dont l'abandon eſt un crime pour le praticien, & à paſſer tous les jours pluſieurs heures en compagnie, il auroit eu moins de réputation, ſes facultés ſe ſeroient moins développées, puiſque rien ne les développe autant que de les occuper beaucoup, de les occuper de différens objets, de diſcuter ſes opinions, & même d'en diſputer avec ſes amis ; mais

n'auroit-il pas eu moins de rivaux, n'auroit-il pas eſſuyé moins de critiques, ſa ſanté n'auroit-elle pas été infiniment meilleure, ſes jours plus longs, la ſomme de ſon bonheur plus grande?

Quand les momens d'hypocondrie paſſoient tout-à-fait, ce qui arrivoit quelquefois, il reprenoit ſa gaieté, & ſe livroit alors quelques jours par goût à la ſociété, dont le véritable eſprit, celui qui ſeul peut la rendre intéreſſante, eſt que chacun y mette de l'agrément à proportion de ſes moyens; que ceux qui en ont le plus ſoient les plus indulgens; que tous y portent cette bonne humeur, qui conſiſte dans l'habitude ſi douce de ſe rendre agréable à tous & d'être par-là même bien venu de tous; & ſur-tout que perſonne ne croye avoir plus à exiger qu'à rendre.

C'eſt dans cette ſituation que M. ZIMMERMAN paſſa 14 ans, partageant ſon tems entre l'exercice & l'étude de la médecine, la lecture d'excellens livres en d'autres genres, la compoſition & la correſpondance de ſes amis. Ses lettres, pendant tout ce tems-là, me préſentoient toutes les ſemaines, quelquefois plus ſouvent, le tableau exact de ſes occupations comme médecin, de ſes autres études, de ſes plans, de ſa façon d'être, de ſes peines & de

les plaiſirs. Sans l'avoir jamais vu, je le connoiſſois intimément, parce que jamais perſonne ne fut plus ouvert avec ſes amis, & je l'avois toujours ſous les yeux: il me communiqua pluſieurs hiſtoires de maladies, avec les obſervations les plus fines & les plus juſtes ſur leurs caractères, leurs cauſes & l'effet des remèdes. Ennemi de la multitude des drogues, il avoit choiſi les plus efficaces, & ſuivoit leurs effets avec une attention que j'ai trouvée chez bien peu d'autres médecins. Si Madame ſon Épouſe, ſi ſes enfans étoient malades, chaque courier m'apportoit les plus petits détails de la maladie; ſa tendreſſe le rendoit timide quand il s'agiſſoit d'objets auſſi chers; & ſon extrême confiance, on en a toujours pour les perſonnes qu'on aime, lui faiſoit déſirer mes conſeils, non-ſeulement pour les ſiens, mais ſouvent pour les maladies graves qu'il avoit à ſoigner. Il me parloit de ſes lectures, & ſes jugemens ſur les auteurs & les ouvrages rendoient ſes lettres auſſi utiles qu'agréables. Il m'annonça le *Virgile* de M. HEYNE au moment où il parut. Je lui eus l'obligation de relire ce poëte; & les notes en préſentent l'eſprit, & en développent les beautés d'une façon ſi ſupérieure à tout ce que j'avois vu juſques alors, que je

„ qu'il raconta ſans y rien ajouter & ſans en „ rien retrancher:" la ſeconde étoit un *projet de Catéchiſme pour les petites villes;* ce projet étoit une ſatyre qui faiſoit alluſion à quelques ridicules; & comme les mêmes ridicules ſe trouvent dans des villes fort inégales, il y en eut plus d'une où l'on ſe crut l'objet des plaiſanteries & où l'on ſe fâcha; un des auteurs du Journal faillit à être maltraité en paſſant à W.... La même année il ſe propoſoit de faire imprimer en latin, mais avec des notes fort étendues, ſon diſcours inaugural ſur les tempéramens, (*) dans lequel il prouvoit que c'étoit aux nerfs qu'il falloit attribuer les différens tempéramens des nations & des individus. On juge aiſément combien de connoiſſances cet ouvrage ſuppoſoit, & combien de choſes importantes on y auroit trouvé; c'auroit été l'homme moral & l'homme phyſique expliqués l'un par l'autre. L'abondance de la matière l'obligea l'année ſuivante à changer ſon plan; il ſe décida de travailler à neuf le diſcours & à ne point mettre de nottes; les matériaux étoient

(*) *De temperamentis integrarum gentium, quae à climate et vitae ratione ſunt, per variam nervorum ſenſibilitatem explicandis.*

prêts, la distribution de l'ouvrage étoit déja faite, & le plan qu'il m'envoya, augmenta chez moi le desir de le voir: différentes circonstances le lui firent perdre de vue pour le moment; il le reprit en 1759, & vouloit, après l'avoir publié en allemand, le traduire en français; mais cette troisieme tentative resta sans effet comme les précédentes. „J'aurai à réfuter „ le système de M. HELVETIUS sur l'esprit, „ d'un bout à l'autre.„ Cette réfutation n'auroit sûrement pas été la partie la plus difficile de l'ouvrage.

En 1754, il envoya à la société Physico-Médicale de Bâle, dont il étoit un des premiers membres, une très-belle observation sur une *esquinancie spasmodique*, qui depuis cinq ans avoit éludé les efforts de plusieurs médecins, & qu'il avoit parfaitement guéri en très-peu de tems. A cette premiere observation il en joignit une seconde sur une maladie très-rare, les tumeurs hystériques de Sydenham, qu'on lit avec le même plaisir: ce petit mémoire indiquoit déja toute l'habileté de l'auteur. (*)

(*) *Acta Helvetica Physico - Mathematico - Anatomico - Botanico - Medica*, T. 2, 4°. Basle 1755, p. 94. *J. G. ZIMMERMANN Historia vitii deglutitionis quinque annorum sanati.*

» qu'il
» rien
de Cat
jet étoi
ques ri
ſe trou
en eut
plaiſant
du Jou
W....
imprim
étendu
péram
c'étoit
rens
On
cet
impor
l'hom
l'un
l'obli
il ſe
ne

clin
fibil

L'année 1758 eſt
écrit; il reprit le pr
en étendit le can
les matériaux du
auquel il n'a mis
publié, que trente
» vre, me diſoit-i
» des vies des Sa
» diſois combien
» res de l'égliſe q
» babillards: tout
Il forma auſſi
périence en méd
eſquiſſe très-dét
lant qu'il définiſſ
» ſage qui met à
Perſonne ne fut
de ce genre de
ne parut qu'à
traduit qu'en 17
joint à d'excelle
les plus ſages
obſervations.

(*) *Traité de*
culier dans l'art
in-12. 3 vol. Paris

Au moment où l'on reçut la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, du 6e Novembre 1755, il s'amuſa à compoſer ſur cet événement, un petit Poëme, qu'il envoya à quelques amis à Zurich, ſans la moindre intention qu'il fut publié: ſes amis jugerent qu'il méritoit de l'être & le firent imprimer ſans l'en prévenir; j'en reçus une copie au moment même où celui de M. de VOLTAIRE, qui s'imprima à Genève, parût: il fut très-fâché de de cette impreſſion, parce qu'il ne jugeoit point cet ouvrage digne du public; mais il le revit & le fit réimprimer l'année ſuivante. De bons juges me dirent que l'on y trouvoit toutes les richeſſes de l'imagination, de grandes vues & une poéſie très-agréable. Je ſais que tous ſes ouvrages ont été des premiers écrits en allemand avec beaucoup de pureté, & que l'on peut le regarder comme un des reſtaurateurs de cette langue.

C'eſt à la fin de 1756, que parut le premier eſſai ſur la *Solitude*; ouvrage très-court, qui a été traduit en italien il n'y a que quelques années, par M. ANTONI, très-habile médecin de Vicenze; c'eſt en me parlant de cet ouvrage qu'il me diſoit: "j'ai appris comme un ancien „ philoſophe à vivre avec moi."

L'année

la différence qu'il y a entre la vraie & la fauſſe expérience; il indique les moyens de les reconnoître, ce qui eſt d'autant plus néceſſaire que les partis oppoſés en appellent ordinairement les uns & les autres à l'expérience : il parle enſuite de la néceſſité du ſçavoir, généralement blâmé par les empiriques, de ſon influence ſur les expériences, de la néceſſité de bonnes obſervations.

Il prouve que c'eſt de l'exacte obſervation des phénomènes que dépend la parfaite connoiſſance de la maladie, & il donne une ſuite de faits & de remarques ſur le pouls, la reſpiration, les urines, l'habitude du corps. Il dirige dans la recherche des cauſes des maladies, & traite de chacune en particulier; il fait auſſi remarquer quelles ſont dans chaque individu ces diſpoſitions phyſiques qui font que l'on eſt plus ou moins affecté par les mêmes impreſſions; & c'eſt là qu'il avertit que preſque tous les hommes ont une partie moins forte que les autres, & qu'il eſt de la plus grande importance de la connoître, parce qu'elle eſt la cauſe de beaucoup de maux qui peuvent devenir incurables ſi on leur en attribue une autre: enfin il traite des forces que la nature oppoſe à ces différentes cauſes. Il n'y a pas un chapitre qui

„ nité. Habitant d'un pays heureux où l'eſprit „ de liberté qui anime toutes les ſciences, „ donne toujours un libre eſſor aux facultés „ de l'ame, il s'eſt fait connoître par les titres „ les plus avantageux ; philoſophe prudent, „ médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de „ l'erreur, homme aimable; telles ſont les qua- „ lités qui l'ont rendu intéreſſant pour la ſo- „ ciété." Cet ouvrage n'étoit pas fini ; il y manquoit deux parties, dont il ne s'occupa que plus de vingt-cinq ans après ; & il y fut déterminé par la belle Préface que M. ANTONI a mis à la tête de la traduction italienne. Il m'en envoya le plan en 1789. Des occupations d'un tout autre genre l'empêcherent d'y travailler, & c'eſt une perte réelle, parce-qu'il ſe propoſoit d'y inſérer un grand nombre d'obſervations. (*)

(*) Comme quelqu'autre médecin pourroit être tenté de completter cet ouvrage, je crois devoir placer ici ce plan.

LIVRE V.

Comment on parvient à l'expérience, à l'égard du traitement des maladies.

Chap. 1. De l'examen de ce qui eſt inviſible dans les maladies, et de l'inſuffiſance de ce que l'on fait ſur leurs cauſes prochaines.

Mr. ZIMMERMAN avoit publié en 1768, ſon ouvrage ſur l'*Orgueil national*, dont il ſe fit

---

Chap. 2. De l'étude réfléchie des phénomènes, ou de l'examen de ce qui eſt viſible dans les maladies.

Chap. 3. Comment on forme le plan du traitement des maladies, et comment on acquiert quelque facilité à cet égard.

Chap. 4. De l'examen des rapports d'une méthode et d'un remède à la maladie.

Chap. 5. Des eſſais pour la détermination des qualités et des effets des remèdes.

Chap. 6. Réſultats de tous ces examens et de tous ces eſſais.

LIVRE VI.

Morale du Médecin, ou de l'Influence du caractère ſur l'expérience, & de l'expérience ſur le caractère.

Chap. 1. L'eſprit et le coeur agiſſent également ſur l'expérience.

Chap. 2. Comment on apprend à ſe conduire avec les malades et à les gagner.

Chap. 3. Comment on agit avec ſuccès ſur l'eſprit des malades, comment on les releve dans leurs ſouffrances, et comment on les encourage à la patience et à la fermeté.

Chap. 4. De la conduite du médecin dans le malheur, et de la néceſſité de la modeſtie dans la fortune.

Chap. 5. De la rigueur envers ſoi-même, et de l'indulgence envers tous les médecins.

Chap. 6. De l'incrédulité et de la foi en médecine.

Chap. 7. Réſumé et concluſion de tout cet ouvrage.

rapidément quatre éditions, auxquelles il donna toujours de nouveaux ſoins; il fut traduit en français à Paris en 1769, & vient d'y être réimprimé. L'auteur ſuit d'abord l'orgueil chez les différens particuliers, les différens ordres, les différens états, & ici il y a un très-beau portrait des faux dévots, qu'il eſt d'autant plus important de démaſquer, qu'ils diffâment la vraie dévotion, & font par-là même aux hommes le plus grand mal qu'on puiſſe leur faire: il obſerve enſuite cet orgueil chez les différentes nations; mais d'abord ſans l'apprécier; & après cet article, commence la diviſion de l'ouvrage en deux parties. La premiere traite de l'orgueil national, ridicule & mépriſable: pour le faire connoître il examine, l'un après l'autre, les titres imaginaires ſur leſquels porte en partie, ou en entier, l'orgueil de quelques nations. Il n'y a aucun chapitre qui ne préſente des exemples très-agréables; tous ſuppoſent beaucoup de lecture, un jugement exquis & beaucoup de goût dans le choix des morceaux: cependant il faut avouer qu'il y a quelques contes, quelques plaiſanteries qui paroiſſent s'être introduits ſous les auſpices d'une très-grande gaieté, & il éprouvoit ſouvent cette gaieté quand il travailloit quelque morceau

examine l'orgueil républicain qui ſe fonde *ſur les avantages de la liberté, de l'égalité & de la ſûreté;* mais il préféroit beaucoup les ariſtocraties aux démocraties, parce que *par leurs loix permanentes & la dignité de leurs chefs, elles rentrent dans l'ordre des monarchies; on y eſt plus en ſûreté.* Si à l'époque où il écrivoit, la juſteſſe de cette préférence n'eût pas été démontrée, quelle nouvelle preuve n'a-t-elle pas acquis depuis lors? Il y a dans le même chapitre un excellent morceau ſur le deſpotiſme, & ſans le nommer, l'éloge le plus vrai du Gouvernement ſous lequel il avoit le bonheur de vivre.

L'orgueil monarchique eſt l'objet du chapitre ſuivant, qui eſt un des plus courts & des plus beaux. Il finit par développer tous les avantages d'un orgueil national bien fondé & bien entendu, & il en a pluſieurs; mais il ne ſe laiſſe pas prévenir au point de croire qu'il n'a pas ſes inconvéniens, qu'il a tous connus & fait connoître; & comment n'en auroit-il pas? L'émulation même, ſentiment plus pur ſans doute que l'orgueil national, a les ſiens.

Il avoit cependant fort inſiſté ſur cet orgueil permis & honnête; il s'étoit complû à le préſenter très-en beau, à en faire reſſortir les

côtés brillans, & il ſentoit bien que quelques perſonnes pourroient ne pas penſer comme lui & blâmer ſa façon de penſer; il ne vouloit ni ſe brouiller avec elles, ni leur ſacrifier ſon opinion; & il finit ſon ouvrage par cette réponſe de WALLER à CHARLES II, qui lui reprochoit d'avoir mieux fait l'éloge de CROMWELL que le ſien: „ Sire, nous autres poëtes, nous réuſ- „ ſiſſons bien mieux dans les fictions que dans „ les vérités." Les ennemis de M. ZIMMERMAN voulurent prendre au pied de la lettre ce qui n'étoit qu'une plaiſanterie, & faire paſſer pour perſiflage les éloges les mieux mérités & donnés avec le plus de ſincérité; ils eſpérerent, un moment, de pouvoir rendre l'auteur l'objet de l'animadverſion du Gouvernement, mais ſa ſageſſe déjoua leur méchanceté.

Sa ſagacité lui fit prévoir une grande révolution plus de trente ans avant qu'elle arriva; & il eſt, ſi je me trompe, le premier qui l'ait annoncée; mais il vit bien que ſuivant les principes qui la dirigeroient, elle ſeroit ou bien heureuſe ou bien malheureuſe. „La lumière & „ l'eſprit philoſophique répandus par-tout, les „ vices qu'ils ont fait appercevoir dans la façon „ de penſer actuelle, les aſſauts livrés aux pré- „ jugés, indiquent dans les opinions une har-

„ dieſſe qui annonce une révolution ; & cette „ révolution ſera heureuſe ſi elle eſt dirigée „ par la ſageſſe politique & *la ſoumiſſion dûe* „ *aux réglemens de l'Etat ;* mais ſi elle dégé- „ nère en une audace criminelle, elle coûtera „ aux uns leurs biens, à d'autres leur liberté, „ à de troiſiemes leur vie. " (*) Celui qui voudroit donner dans quelques lignes l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé depuis huit ans, auroit-il autre choſe à faire qu'à redire au paſſé ce que M. ZIMMERMAN diſoit au futur?

De 1758 à 1763, il donna à ſon traité *de l'Expérience*, la plus grande partie du tems que lui laiſſoit une nombreuſe pratique, ſoit pour les malades de Brug & des pays voiſins à une aſſez grande diſtance, ſoit pour les étrangers qui venoient le conſulter. En 1760, il fut reçu membre de la Société de Berlin ; depuis lors, pluſieurs autres Corps littéraires s'empreſſerent de l'aggréger, & il étoit des Sociétés de Zurich, Berne, Basle, Munich, Palerme, Pezaro, Gœttingue, de celles de Médecine de Paris, Londres, Edimbourg, Copenhague, & enfin, en 1786, de l'Académie de Pétersbourg.

(*) Chap. 10.

Il penſa quelques momens à un traité des vapeurs & de l'hypocondrie, maladies ſur leſquelles il avoit de très-belles obſervations ; mais il abandonna bientôt ce projet.

Ses occupations n'empêchoient pas qu'il ne fut très-mécontent de ſa ſituation ; j'en étois affligé, & je ſentois qu'il étoit fait pour un plus grand théâtre. Je ne négligeai rien pour intéreſſer en ſa faveur deux hommes qui me paroiſſoient pouvoir contribuer à l'y placer : l'un étoit M. DE HALLER, avec lui qui il n'avoit déja plus des rélations auſſi étroites qu'auparavant ; & M. le baron de KL... qui étoit ici pour ſa ſanté, & qui ayant été long-tems miniſtre dans une Cour d'Allemagne, avoit conſervé beaucoup de rélations avec les miniſtres de pluſieurs autres. Ces deux Meſſieurs tournerent leurs vues du côté de l'électorat d'Hanovre, & M. ZIMMERMAN étoit déja ſi connu que l'on pouvoit le préſenter par-tout avec confiance. Le miniſtre d'Hanovre répondit à M. de KL... qu'il s'empreſſeroit de lui procurer un des premiers poſtes à la nomination du Roi, dans les premieres villes de l'Électorat ; mais il ne vouloit être placé qu'à Hanovre même, afin de ſe rapprocher de M. WERLHOFF, pour qui il étoit rempli de reſ-

pect & d'attachement; & cet établiſſement n'eut pas lieu. M. HALLER même ne le lui conſeilloit pas, & croyoit qu'il devoit préférer la chaire de profeſſeur en médecine-pratique à Gœttingue, qu'il étoit ſûr de lui procurer. M. ZIMMERMAN n'aimoit ni ce genre d'occupations, ni Gœttingue, dont il craignoit le ſéjour pour Madame ZIMMERMAN, pour ſa belle-mere, pour lui-même; & il refuſa ce poſte, que M. TREDELENBOURG ne voulut pas non plus, & qui fut donné à M. SCHROEDER.

Quelque tems après, il fut queſtion de l'appeller à Berne, à la mort de M. ITH, ſon ami; mais ce projet, qui étoit celui de la majeure partie des Seigneurs du Conſeil de Santé, fut renverſé par ces meneurs ſourds qui, dans les Républiques, comme dans les Monarchies, ont ſouvent plus d'influence ſur les affaires que ceux même qui ſont appellés à les conduire, & qui ignorent quelquefois pourquoi elles ne vont pas comme elles devroient aller & comme ils voudroient qu'elles allaſſent.

Depuis lors, il eut encore d'autres vocations qui, ſans avoir pour objets des poſtes très-brillans, prouvent combien il inſpiroit de confiance: l'une eſt celle que lui adreſſa le Comte DE STADION; après avoir été premier Miniſtre de

l'Electeur de Mayence, il s'étoit retiré à Varrhauſen, très-belle terre en Suabe, où il déſiroit avoir ſes conſeils & ſa ſociété, & où il lui aſſuroit un logement agréable & une penſion conſidérable. M. ZIMMERMAN ne voulut point quitter un endroit qu'il trouvoit trop petit, pour un plus petit. La même année il fut appellé par la ville d'Orbe; & la ſageſſe des Membres qui étoient à la tête de la municipalité, rendoit cette vocation auſſi honorable que ſi elle fut venue de quelque grande Cour. Ces dernieres vocations s'adreſſent quelquefois plus à l'homme célèbre qu'à l'homme capable; mais les chefs d'une ville, s'ils ſont éclairés, n'appellent un médecin que quand ils ſont bien ſûrs qu'ils ne peuvent pas mieux confier la ſanté de leurs concitoyens.

En Novembre 1764, MM. le Comtes de MNIZECH, qui ſe trouvoient à Berne, y ayant reçu la commiſſion de chercher un bibliothécaire pour le Roi, l'orgueil national qui annonçoit des connoiſſances très-variées, & les fréquentes converſations qu'ils avoient eu avec l'auteur, les firent penſer à lui pour ce poſte, auquel on attachoit des conditions auſſi agréables qu'avantageuſes: M. ZIMMERMAN ne rejetta pas d'abord cette offre; mais en répondant il laiſſa voir tout le regret qu'il auroit

Un médecin proteſtant avertiroit-il les malades du danger aſſez tôt pour qu'ils puſſent pourvoir à leurs affaires ſpirituelles, & ne courroient-ils point riſque de mourir ſans confeſſion, ſans ſaint ſacrement & ſans extrême-onction? Ce moyen réuſſit; pouvoit-il échouer? & l'affaire ne fut point portée en grand Conſeil. Quelqu'agréable que lui eut été un établiſſement dans une ville où il avoit trouvé pluſieurs hommes très-diſtingués par leur génie, leur caractère, leur façon de penſer & une ſociété très-aimable & très-polie, il rit beaucoup en apprenant, peu de tems après, que l'on avoit appellé un frère apothicaire jéſuite.

En 1760, je lui adreſſai une lettre qui contenoit mes obſervations ſur quelques maladies ſur leſquelles on en avoit peu, (*) & ſur quelques autres objets dont j'étois occupé alors; on y trouve un parallele entre les animaux & les plantes, dans lequel j'établis, & ſûrement avant perſonne d'autre, que l'irritabilité eſt le grand mobile, le principe de la vie dans la plante

(*) *S. A. D. Tissot Epiſtola Viro Nob. cel. J. G. Zimmerman de morbo nigro et ſchorris viſcerum.* Lauſ. 12. 1760. — Je la lui adreſſai de nouveau, fort augmentée, en 1769,

comme

comme dans l'animal; j'en étois fortement perſuadé alors, & depuis ce tems-là de nouvelles réflexions ont encore ajouté à ma perſuaſion.

En 1765, je lui adreſſai une ſeconde lettre ſur la nombreuſe épidémie de fiévres putrides que nous avions eu, (*) & une troiſieme en 1766, ſur une épidémie encore plus générale & plus fâcheuſe; toutes prouvent le cas que je faiſois de ſes lumières & de ſes jugemens. (†)

En 1763, 1764 & 1765, il régna à Brug & dans tous les diſtricts voiſins, une épidémie de fiévres très-dangereuſes, qui lui donna beaucoup d'occupations, qu'il obſerva avec la plus grande attention, & dont il écrivit l'hiſtoire, dans l'intention de la publier; ce qu'il n'a jamais fait.

Au mois de Juillet 1765, cette fiévre devint une dyſſenterie, dont il s'occupa avec le même ſoin; il ſe détermina à en donner l'hiſtoire, & publia le traité de la *Dyſſenterie*, qui a fait dire à M. CULLEN: M. ZIMMERMAN eſt le premier qui ait donné la vraie maniere de la

(*) *Lettre à M. ZIMMERMAN, ſur l'Epidémie courante*, 12. *Lauſ.* 1765.

(†) *Seconde Lettre à M. ZIMMERMAN ſur l'Epidémie de 1766*, 12. *Lauſ.* 1766.

traiter. (*) On peut juger du caractère de cette épidémie par le nombre des perſonnes qui en moururent. Dans les environs de Brug, ſur 1795 malades, il en périt 465, ce qui fait plus du quart; & dans trois villages de la Thurgovie, ſur près de 200, il en périt 150; c'eſt plus des trois quarts. C'étoit ſans doute beaucoup la faute du traitement & du régime; mais la maladie devoit cependant être bien grave, & la deſcription qu'en donne M. ZIMMERMAN le prouve: ſes indications ſont les plus juſtes & ſon traitement le plus ſage. Il employoit une boiſſon abondante & aceſcente, une diéte analogue, ſur-tout beaucoup de fruits; & ſes obſervations lui confirmerent tout ce que j'avois dit de leurs bons effets, dans l'*Avis au Peuple*. Ses remedes furent l'ipécacuanha, les tamarins, la rhubarbe; il fut très-réſervé ſur l'uſage de l'opium; il inſiſta beaucoup ſur le danger des aſtringens dont il avoit vu les plus funeſtes effets; il apprécia avec beaucoup de juſteſſe les différens ſpécifiques vantés, & finit cette partie par un excellent chapitre „ſur les pré-„ jugés populaires qui s'oppoſent dans le

(*) *Maniere d'étudier la Médecine pratique.*

„ traitement de cette maladie aux ſages pré-
„ cautions de nos magiſtrats, aux efforts des
„ médecins & à la voix de la raiſon." Il indique enſuite les moyens de les diminuer.

La ſeconde partie a pour objet la nature & le traitement des différentes eſpeces de dyſſenteriers, inflammatoire, bilieuſe & maligne. On trouve par-tout la même exactitude, les mêmes connoiſſances, beaucoup d'obſervations précieuſes, & cet ouvrage aſſura à l'auteur la réputation d'un très-grand praticien. Il fut traduit en français en 1775. (*) „ L'auteur du
„ traité de l'*Expérience dans l'art de guérir*,
„ s'étoit fait connoître trop avantageuſement
„ pour ne pas nous laiſſer eſpérer quelque ou-
„ vrage de pratique; on verra par celui-ci avec
„ quelle ſageſſe il a fait l'application de ſes
„ maximes. Eloigné de tout eſprit ſyſtémati-
„ que, c'eſt toujours la nature qu'il interroge
„ & qu'il ſuit; & s'il parle d'après les maîtres
„ de l'art, ce n'eſt qu'autant qu'ils ont auſſi
„ ſçu l'interroger & la ſuivre." M. Dobson en a fait une traduction anglaiſe, que l'auteur mettoit fort au-deſſus de la françaiſe; elle eſt plus complette & plus exacte. Trente ans après,

(*) *Traité de la Dyſſenterie, par M.* Zimmerman, 12. Paris, 1775.

l'hiſtoire que M. HALLER avoit donné d'une fiévre bilieuſe qui avoit régné dans le canton de Berne en 1762. Il publia en 1778, quelques remarques ſur le remède, alors ſi fameux, & aujourd'hui ſi méritoirement oublié, de la ſolution de gomme de gayac dans le taffia.

Il donna dans le même *Magazin* pluſieurs morceaux ſur d'autres matieres; en 1773, ſur la Solitude; en 1774, queſtions ſur le pédantiſme, ſur les baiſe-mains, ſur le babillage, ſur la manie d'écrire des lettres ſans les ſigner; en 1779, une ſuite d'eſſais ſur différens ſujets. Depuis lors, il en inféra quelques-uns, ſouvent très-courts, dans le *Muſæum* allemand & dans d'autres Journaux. Celui qui réuniroit ces différens morceaux, ne feroit-il pas au Public un préſent très-agréable? M. ZIMMERMAN étoit ſi fécond en idées neuves, fortes & juſtes, que l'on peut être ſûr d'en trouver beaucoup dans tout ce qu'il a écrit.

En acquérant de la célébrité, il n'en étoit pas moins malheureux, peut-être même que cette célébrité lui faiſoit mieux ſentir, que le théâtre ſur lequel il étoit n'étoit pas ſuffiſant pour lui, & une nouvelle cauſe de triſteſſe ſe joignit aux précédentes: il commença à ſentir les premieres atteintes du mal pour lequel il fut

obligé d'aller, en 1771, à Berlin. Dépositaire de toutes ses peines, je m'occupois continuellement des moyens de lui procurer un établissement qui lui convint mieux; mais cela n'étoit pas aisé. Cette même disposition des nerfs, qui fait sentir si vivement le mal-aise & donne le desir d'un changement, produit aussi cette irrésolution qui ne fait pas prendre un parti, & ce principe de timidité qui fait que tout changement effraye. J'ai déja parlé de la santé de M. ZIMMERMAN, j'en reparlerai encore; mais elle a une si grande influence sur la façon de voir, de juger & de se déterminer, que dans plusieurs cas l'homme est inexplicable, si on ne la connoît pas. Il ne voulut pas permettre, en 1766, que dans ma lettre de remerciement à S. M. le Roi de Pologne, qui m'avoit fait l'honneur de m'appeller pour son premier médecin, je le nommasse, avec M. TRALLES, comme l'un des deux médecins en qui j'avois le plus de confiance, & que je croyois les plus dignes de celle du Monarque. M. TRALLES refusa; M. ZIMMERMAN eut des regrets, mais c'étoit trop tard; on avoit disposé du poste. Je fus plus heureux l'année suivante, & je pus enfin lui procurer celui qu'il a si bien rempli pendant les vingt-sept dernieres années de sa vie.

Je ſuis fâché de revenir ſi ſouvent à moi ; mais comment ſe ſéparer entiérement de l'hiſtoire d'un ami, quand les circonſtances nous ont enchaîné à la plupart des événemens de ſa vie? Incertain pendant quelque tems ſi j'accepterois le poſte de premier médecin de S. M. le Roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de M. WERLHOFF, j'avois demandé à M. ZIMMERMAN ce qu'il feroit s'il y avoit lieu d'y penſer pour lui, & je compris par ſa réponſe qu'il l'accepteroit avec plaiſir. Quand j'eus refuſé, malgré toutes les inſtances de M. HALLER qui, chargé de cette commiſſion, y avoit mis la plus grande chaleur, je lui propoſai de préſenter M. ZIMMERMAN, pour qui aucune des raiſons qui m'empêchoient d'accepter, n'avoit lieu. J'ai déja dit que ces deux Meſſieurs n'étoient plus auſſi bien enſemble qu'ils auroient toujours dû l'être; M. HALLER refuſa: tout ce que je pus en obtenir, ce fut de dire que j'avois penſé à M. ZIMMERMAN, & ce n'étoit pas aſſez. En remerciant directement M. de MUNCHHAUSEN, je crus pouvoir le lui indiquer moi-même; il étoit aiſé de ſoutenir cette indication par de fortes raiſons; d'ailleurs je n'indiquois pas un inconnu. Je m'adreſſai auſſi à M. le Baron de WALMODEN,

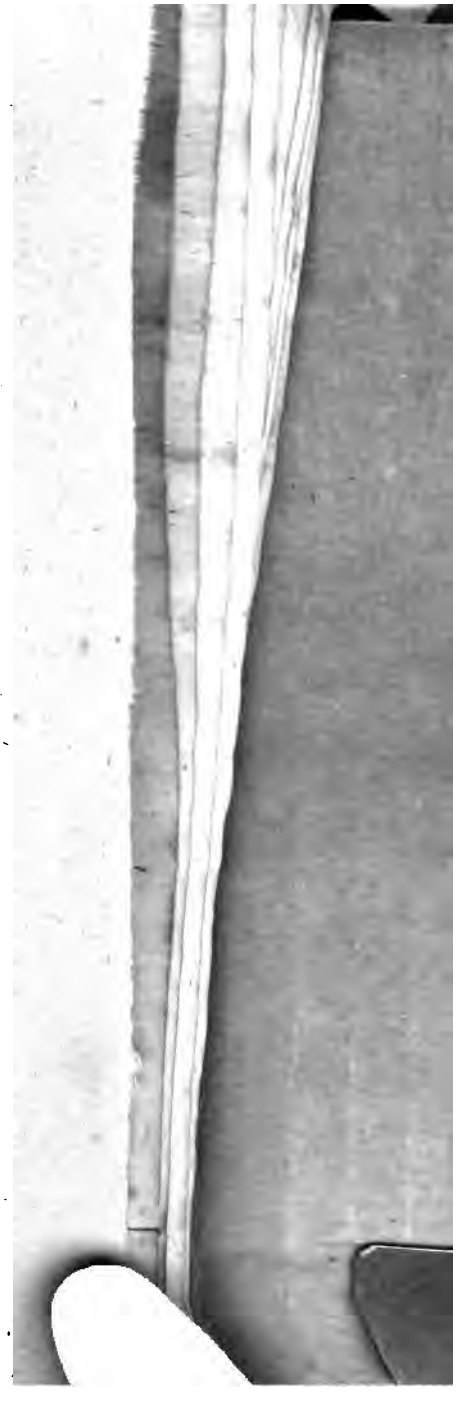
en augmentant & qui étoit accompagné de très-grandes douleurs, lui rendoit quelquefois l'exercice de ſa vocation pénible. La jalouſie d'un collégue, qui n'eſt plus, lui ſuſcitoit une multitude de ces légères piquures qu'il n'auroit pas apperçu s'il s'étoit bien porté, mais dont la diſpoſition de ſes nerfs faiſoit autant de playes vives. Quelques perſonnes crurent qu'il ſe prêteroit à tout pour capter leur bienveillance, & auroient voulu l'avoir à chaque inſtant auprès d'elles. „ Les femmes „ qui ont bu du café avec Georges ſecond, „ ſe perſuadent que je dois être à leurs ordres, „ comme j'aurois été aux ſiens." Elles auroient voulu le rendre leur eſclave, & ce rôle n'étoit pas fait pour lui; il ſavoit que c'eſt à la maladie, & non pas au malade, à régler le nombre & les heures des viſites du médecin; & c'eſt d'après ce principe qu'il ſe conduiſit toujours; mais les perſonnes dont il heurtoit les caprices, ne s'empreſſoient pas à rendre ſon ſéjour agréable. La ſanté de Mme. ZIMMERMAN, qui décidoit toujours de la ſienne, ſe dérangeoit rapidement; celle de ſes enfans, qui n'avoit jamais été forte, ne le devenoit pas; il m'écrivoit ſouvent d'Hanovre, comme de Brug: „ ſauvez ma femme, ou plutôt ſauvez-

„ moi moi-même; ſauvez ces enfans, qui me „ ſont plus chers que la vie;" & chacune de ces lettres me donnoit un vrai regret d'avoir contribué à ſon déplacement. Heureuſement la confiance publique le força bientôt à une occupation ſoutenue, qui eſt le plus ſûr conſolateur dans les peines: les malades d'Hanovre, les conſultes de tout le Nord, les malades qui venoient le conſulter eux-mêmes, le tiroient de ſa mélancolie: toutes ſes heures étoient remplies; il paſſoit des mois de ſuite ſans ceſſer de s'occuper, & les plus grandes diſtractions qu'il ait jamais connues, ont été quelques voyages chez des Princes qui déſiroient d'avoir ſes conſeils dans des cas très-graves, & qu'il ne quittoit jamais ſans leur avoir inſpiré autant d'attachement que d'eſtime; & quelques voyages à Pyrmont, où il paſſoit une partie de la ſaiſon des eaux, qui lui firent du bien la premiere & la ſeconde année, mais qui enſuite agirent comme le font ſi ſouvent tous les toniques ſur les perſonnes très-mobiles; elles lui donnerent des ſpaſmes; & une autre raiſon auroit ſuffi pour les lui faire quitter, c'eſt qu'il n'y trouvoit point le repos dont il avoit beſoin: tous les malades vouloient avoir ſes conſeils, pluſieurs n'y venoient que pour lui, & cela

étoit ſi connu, qu'en 1780 le Prince héréditaire de Heſſe-Caſſel, aujourd'hui Landgrave régnant, l'invita, en lui offrant des conditions très-agréables, à venir paſſer l'été aux bains de *Willemsbad*, à la porte d'Hanau; mais il refuſa, bien ſûr qu'il n'y jouiroit pas plus qu'à Pyrmont du repos néceſſaire à ſon propre traitement.

S'il avoit trouvé à Hanovre quelques malveillans, il y avoit auſſi trouvé dans l'un & l'autre ſexe, des amis d'un grand mérite & du commerce le plus aimable: il me paroît qu'il mettoit à la tête M. de WALMODEN, qui n'a jamais ceſſé un ſeul moment de lui donner des marques de ſon attachement; M. STUBE, ſecretaire d'Etat, & Madame DE DOERING ſa ſœur, dont il a ſi bien peint l'ame & les vertus, (*) & dont l'amitié fit pour lui dans la ſuite tout ce que l'on peut attendre d'un ſentiment auſſi doux & auſſi reſpectable. Sa correſpondance avec ſes amis abſens, qui étoit nombreuſe, continuoit à être une des douceurs de ſa vie. Ses premieres liaiſons furent à Berne, & la plus étroite fut avec M. TSCHARNER de Bellevue, connu par la traduction françaiſe des

(*) *Solitude*, p. 55, etc.



poëſies de M. HALLER, par ſon excellente Hiſtoire de Suiſſe, par les meilleurs articles du Dictionnaire de Suiſſe, par deux très-bons Journaux, par un Eloge de M. HALLER, &, ce qui vaut bien le mérite litteraire, par la vocation de Miniſtre d'Etat au département des affaires eccléſiaſtiques, que lui adreſſa en 1764 le Roi de Pruſſe, avec 5000 écus d'appointement, & quelques autres avantages. (*) Nommer M. TSCHARNER, c'eſt faire l'éloge de ſon ami qui fut infiniment touché de ſa mort prématurée, dans laquelle il vit non-ſeulement ce qu'il perdoit, mais ce que perdoient l'Etat, les lettres, les honnêtes gens. Ses autres correſpondans furent M. HALLER pendant 10 ou 12 ans, M. HIRZEL & moi, dès les commencemens de ſon établiſſement à Brug, „ TISSOT „ & HIRZEL, *les deux amis de mon coeur*"; (†) M. HOZE, qu'il aimoit ſi tendrement & qu'il a ſi bien peint: „ A Richterswil, dans un des „ plus beaux ſites des bords du lac de Zurich, „ demeure un des plus grands médecins de

(*) M. TSCHARNER refuſa ce poſte, et M. de WATTEVILLE *de Montbeney*, à qui il étoit chargé de l'offrir, s'il ne l'acceptoit pas, le refuſa auſſi.

(†) *Solitude*, pag. 236.

„ révère, & il le mérite de toute façon." Dans une autre lettre écrite pendant que la même guerre ſubſiſtoit: „ on m'a donné quelques „ coups de bec, mais jamais ils ne troubleront „ ma gaieté naturelle qui augmente à meſure „ que je vieillis." Il étoit en correſpondance avec M. BALDINGER, dont il faiſoit le plus grand cas; avec M. le Baron DE BERGER, premier médecin du Roi de Danemarck, l'un des médecins les plus éclairés & les plus reſpectables du Nord, & qui a été la malheureuſe victime de la perforation de l'apophyſe maſtoïde. Il en eut auſſi une très ſoutenue, mais uniquement ſur des objets de médecine, avec M. KOEMPF, ſi connu par ſa méthode de traiter les obſtructions du bas-ventre; avec M. DE LUC, lecteur de la Reine, à qui la phyſique a tant d'obligations; avec M. MARCARD, dont il appréciolt ſi bien le génie & les connoiſſances, & auquel il étoit extrêmement attaché; avec M. FRIZ, qui fut le ſujet d'une de ſes converſations avec le Roi de Pruſſe, converſation dans laquelle on aime à voir la liberté & le courage, avec leſquels il lui parle d'un de ſes ſujets qui lui a rendu de grands ſervices, que l'envie a opprimé à cauſe de ſon mérite & de ſa probité, & qu'il lui indique comme

un homme digne d'être appellé & récompenſé; & l'on aimi à voir le Roi déférer à ſes avis, faire écrire dès le lendemain à M. FRIZ de venir à Potzdam, le recevoir de la façon la plus gracieuſe, & le créer inſpecteur de ſes hôpitaux militaires. Combien de maux n'auroit-on pas prévenu, ſi tous les hommes de mérite que l'intrigue des méchans éloigne des places, parce que leur vertu les effraye, avoient trouvé un ZIMMERMAN, qui eut la fermeté néceſſaire pour développer ce tiſſu d'iniquités, & faire arriver les honnêtes gens perſécutés aux places dont ils ſont dignes, & auxquelles le public les appelle. Il eut encore des correſpondances ſuivies avec pluſieurs autres perſonnes de différens états. On trouvoit dans toutes ſes lettres, comme dans les ouvrages qu'il a publié, ce qui caractériſe le vrai génie, une multitude d'idées neuves & juſtes dont on eſt frappé, & que l'on retient. Si ces ouvrages connus ſous le nom *d'eſprit*, qui avoient été à la mode pendant quelque tems, l'étoient encore, l'eſprit de ZIMMERMAN ſeroit un des plus riches & des plus agréables; j'en tirerois un volume de ſes ſeules lettres qui, quand il fut à Hanovre, continuerent à rouler ſur les mêmes objets,

auxquels il joignoit des notices ſur les médecins les plus célèbres de cette partie de l'Europe, parmi leſquels il a toujours diſtingué M. LENTIN; ſur les différens remèdes qui s'y accréditoient, & ſa lettre ſur le ſoufre doré d'antimoine liquide, qu'il regardoit comme un remède très-utile, eſt un des meilleurs morceaux de matiere médicale que j'aie jamais lu; ſur les ouvrages nouveaux, ſur leurs auteurs: il m'envoya une excellente analyſe du Manuel pratique de M. VOGEL, à laquelle il joignit les plus grands éloges de l'auteur qui fut appellé à Pavie pour me remplacer, mais qui refuſa.

Le plaiſir que me faiſoient ſes lettres, fut continuellement empoiſonné, comme je l'ai déja dit, par l'expreſſion de ſes peines, & ſur-tout, depuis la fin de 1769, par celles de la triſteſſe que lui occaſionnoient le détériorement de la ſanté de Madame, qu'il eut enfin le malheur de perdre le 23 Juin 1770, & dont il a fait un portrait ſi touchant. (*) „Laiſſez-moi ſeul, „ m'écriai-je mille fois, lorſque je perdis celle „ que mon cœur adoroit, l'aimable compagne „ de ma vie; ſon ame vôle encore autour de „ moi, & le doux ſouvenir de tout ce qu'elle

(*) *Solitude*, pag. 53.

„ m'étoit,

„ m'étoit, l'idée accablante de tout ce qu'elle „ a ſouffert pour moi, ſont toujours préſentes „ à mon eſprit. Que de pureté & d'innocence, „ que de douceur & d'amabilité! Sa fin fut „ auſſi douce que ſa vie avoit été pure & „ vertueuſe. Pendant cinq mois entiers, elle „ ſe vit à chaque inſtant environnée des hor- „ reurs de mort. Un jour que je liſois, au- „ près de ſon lit, la mort de Jéſus de Ramm- „ ler, elle regarda dans le livre, & me montra, „ ſans rien dire, les paroles ſuivantes: mon „ haleine eſt foible, mes jours ſont abrégés, „ mon ame eſt pleine d'affliction, ma vie eſt „ prête à s'évanouir." Cette perte fut accablante pour lui, & ſes maux augmentoient tous les jours; il décrivoit avec la plus grande exactitude, il deſſinoit le ſiége & la marche des douleurs, & me demandoit, comme aux autres amis en qui il avoit quelque confiance, des moyens de gueriſon que j'étois fort éloigné de pouvoir lui indiquer. Je voyois bien un mal local, mais je ne le dévinois pas: je le renvoyois à un habile chirurgien; il n'y en avoit pas dans ſon voiſinage pour qui il eut de la confiance. Je lui aurois dit, venez ici; mais comment propoſer un voyage de deux cent lieues à un homme pour qui le

mouvement du carroſſe étoit un ſupplice? A la fin, cependant, je lui conſeillai, je le preſſai, d'aller à Berlin auprès de M. MECKEL, qui jugeroit de ſon mal, le dirigeroit, & choiſiroit le plus habile chirurgien pour faire l'opération, s'il jugeoit qu'elle fut néceſſaire, & je le ſoupçonnois. Il ſe rendit à mes inſtances, & arriva à Berlin le 11 Juin 1771. M. MECKEL le reçut comme le meilleur des frères, & ne voulut pas qu'il eut d'autre logement que le ſien, où pendant cinq mois il jouit de tout ce que l'on peut trouver d'agrémens dans la famille la plus aimable & la plus aimante. L'opération fut faite le 24 Juin par M. SMUCKER, & M. MECKEL trouva le cas aſſez intéreſſant pour en faire le ſujet d'un petit ouvrage qui eſt plein de choſes neuves & utiles (*).

Dès qu'il fut aſſez bien remis pour ſoutenir la ſociété, il profita continuellement de celle des perſonnes les plus aimables de Berlin, non-ſeulement parmi les gens de lettres, mais parmi les hommes les plus diſtingués de tous les ordres & les ſociétés du premier rang: ce fut un des tems heureux de ſa vie; il jouiſſoit

(*) *De morbo herniofo congenito ſingulari et complicato*, 8°. Berlin 1772.

des plaiſirs indicibles de la guériſon après une maladie longue & cruelle, des charmes d'une ſociété privée délicieuſe, de la douceur d'être généralement accueilli avec le plus grand empreſſement, & de celle de faire connoiſſance, de ſe lier avec les hommes les plus diſtingués dans les lettres en Allemagne: ſa liaiſon la plus intime fut avec M. SULZER, qu'il admiroit depuis long-tems, & que l'on ne connoiſſoit point ſans l'aimer. L'accueil qu'il reçut à Hanovre à ſon retour, fut auſſi pour lui un plaiſir bien ſenſible, & il eſpéroit jouir enfin d'une ſanté ferme; mais bientôt l'application qu'exigea une foule de conſultes retardées, dérangea de nouveau ſes nerfs, les douleurs dans la partie opérée reparurent, & l'hypocondrie revint: d'ailleurs l'éducation de Mlle. ſa fille, privée des ſoins de Mme. ſa grand-mère, qui n'avoit pas ſurvécu long-temps à ſa fille, lui donnoit de l'inquiétude; il me l'envoya en 1773, en me priant d'y pourvoir; elle reſta deux ans ici, chez des Dames d'un grand mérite, dans la même maiſon que moi: ce fut quand il vint la chercher, en 1775, & qu'il paſſa cinq ſemaines chez moi, que j'eus enfin le plaiſir de le voir, je ne dirai pas & d'apprendre à le connoître; je trouvai que je le connoiſſois déja; l'ami

cauſant me rappelloit à chaque inſtant l'ami écrivant, & reſſembloit parfaitement au portrait que je m'en étois fait. Je vis l'homme de génie qui ſaiſit promptement un objet ſous tous ſes rapports, & dont l'imagination ſait le préſenter ſous les plus agréables: ſa converſation étoit inſtructive, brillante, ſemée d'une multitude de faits intéreſſans, de contes très-jolis; & ſa phiſionomie étoit toujours animée & expreſſive: il parloit de tout avec une grande préciſion; quand nous parlions de médecine, & nous en parlions ſouvent, je lui trouvai les principes les plus ſages & les connoiſſances les plus nettes; quand je le menois auprès de quelques perſonnes attaquées de maladies très-graves, ou quand je lui liſois les conſultes que je recevois ſur les cas les plus difficiles, je lui trouvai toujours la plus grande ſagacité à découvrir les cauſes & à expliquer les ſymptômes, une grande juſteſſe en formant les indications, & un jugement exquis en fixant le choix des remèdes; il en indiquoit peu, mais n'en admettoit que d'efficaces: & enfin, dans tous les momens je vis l'homme vrai, droit & vertueux. Son ſéjour ici fut beaucoup plus court que je ne l'aurois déſiré.

Il remmena Mlle. ſa fille, qui réuniſſoit toutes

les qualités propres à juſtifier l'extrême tendreſſe d'un Pere dont elle auroit fait le bonheur, ſi un chagrin violent, peu de tems après avoir quitté Lauſanne, n'eût pas porté à ſa ſanté un coup dont jamais elle ne ſe releva, qui la jetta dans la langueur pendant cinq ans, & fut pendant tout ce tems-là l'occaſion des inquiétudes les plus vives pour M. ZIMMERMAN; qui eut, à la même époque, un autre ſujet de douleur, peut-être plus cruel encore, l'état dans lequel tomba Mr. ſon fils.

Il avoit été ſujet, dès ſa plus tendre enfance, à une eſpèce d'éruption dartreuſe, qui attaquoit principalement le viſage, la tête, le derriere des oreilles; quand elle exiſtoit, l'enfant étoit très-bien, très-gai, très-ingénieux; peu de tems après qu'elle avoit diſparu, il devenoit languiſſant, les talens s'évanouiſſoient & il tomboit dans une apathie mélancolique, rare à cet âge. Cette alternative de ſanté & de langueur dura juſqu'au moment où M. ZIMMERMAN l'envoya à Gœttingue, à la fin de 1772; & il eut la douceur d'apprendre que ſon exiſtence avoit abſolument changé; il y recouvra ſa gaieté, & il y développa les plus grands talens. De Gœttingue il alla à Strasbourg, où, animé par un

ami qui, comme lui, étoit plein de génie, de feu & d'émulation, mais qui jouiſſoit d'une excellente ſanté, il ſe livra à un travail trop pénible pour des nerfs naturellement foibles, & alors affectés par le regret d'avoir quitté Gœttingue; il retomba dans la plus profonde mélancolie, & écrivit à ſon bon Pere, pour le prier de le diſpenſer du voyage de France, d'Angleterre & d'Hollande, avec plus d'inſtances qu'un autre n'auroit fait pour l'obtenir. Bientôt après ſa tête ſe perdit abſolument, au mois de Décembre 1777. „ Ce malheur me „ pourſuit comme une furie tous les inſtans „ de ma vie; il m'a jetté dans une mélancolie „ conſtante & profonde, & mes maux de nerfs „ ſont plus aigus qu'ils ne l'ont jamais été. " Il l'envoya à M. Hoze, dont les ſoins eurent les plus heureux ſuccès, & les bains de Pfeffers, qu'il lui conſeilla, lui furent ſur-tout extrêmement utiles. Au mois d'Avril 1779 il étoit très-bien, & ſe préparoit à faire ſes voyages, pour venir après cela s'établir à Brug; mais le déſordre reparut tout-à-coup, & les ſecours devinrent inutiles. Depuis vingt ans il eſt dans une vraie imbécilité, exempt heureuſement de toute peine & de toute douleur, dans un bon air & chez un excellent homme, où M.

Hoze l'a placé & où il ne lui manque rien. M. Zimmerman déja déchiré par ce chagrin, avoit encore celui de voir approcher le coup fatal qui devoit lui enlever ſa fille: il la perdit dans l'été de 1781. Mme. de Doering lui reſtoit, mais elle alloit le quitter; un nouvel emploi appelloit ailleurs M. de Doering; elle ſentit combien ſon ami ſeroit malheureux, & jugea qu'on ne pouvoit le ſauver qu'en l'uniſſant à une compagne digne de lui. Cette compagne fut la fille de M. de Berger, médecin du Roi à Lunebourg, & frère du Baron de Berger, dont j'ai déja parlé. Le mariage n'eut lieu qu'au commencement d'Octobre 1782. *C'eſt* Mme. *de* Doering *qui a fait ce choix pour moi, & j'en bénis Dieu tous les jours de ma vie.* Je bleſſerois la modeſtie de Mme. Zimmerman, ſi je rapportois ici le portrait qu'il m'en faiſoit après quelques années de mariage; rien n'eſt plus touchant que le tableau de leur ménage à cette époque, & il eſt parfaitement le même que celui qu'elle m'en a fait dix ans après, dans des lettres écrites en français, comme ſi elles étoient écrites à Verſailles. Les charmes de cette union n'ont jamais été troublés un inſtant; & dans les dernieres années

de ſa vie, cette excellente femme a été pour lui l'ange tutélaire qui le ſoutenoit, le conſoloit, le dirigeoit : il avoit trente ans de plus qu'elle, ç'eut été beaucoup pour la généralité des mariages, mais le génie n'eſt jamais ni jeune ni vieux, & les perſonnes qu'il anime ſe trouvent toujours du même âge. „Elle eſt le „ meilleur cenſeur qu'il puiſſe y avoir de „ mes ouvrages, ſur-tout pour le ſtile & le „ goût; elle ſait l'anglais auſſi bien que moi, „ & l'italien beaucoup mieux." Il eut alors une exiſtence véritablement agréable; il accompagnoit Madame en ſociété, elle en avoit ſouvent chez elle, & une ſociété aimable, où il étoit heureux, lui rendant toute ſa gaieté, il en faiſoit les délices.

C'eſt à cette époque qu'il travailloit à ſon grand ouvrage ſur la *Solitude*, qui eſt ſon ouvrage favori, près de 30 ans après la publication du premier Eſſai; il eſt en 4 volumes; les deux premiers parurent en 1784, & les deux derniers en 1786. On en a une traduction, ou plutôt on a la traduction d'une partie, en français, en un ſeul petit volume 8°.

Le traducteur a retranché toute l'hiſtoire des ſolitaires; (M. ZIMMERMAN commençoit par les Pythagoriciens,) & ſans doute quel-

ques lecteurs auroient trouvé les détails de leur vie un peu longs; mais comment avoir l'hiſtoire complette de l'homme, ſi l'on n'a pas celle de ces ordres chez leſquels on trouve les exemples du plus grand courage, de la plus grande réſignation, des privations les plus inouïes ſoutenues avec la plus grande ſérénité; & des tours de forces moraux & phyſiques, que l'on a peine à croire quoique très-bien atteſtés? N'eſt-ce pas dans l'hiſtoire des ſolitaires que l'on doit chercher les cauſes qui ont déterminé à la ſolitude, que l'on peut voir qui ſont ceux à qui elle convient, dans quelles circonſtances elle devient utile ou dangereuſe, quels effets elle produit, quels ſont ſes avantages & ſes inconvéniens; & le retranchement complet de cette partie n'a-t-il pas dénaturé l'ouvrage? Il y en a auſſi, & même de très-importans, dans l'autre partie; mais ce que l'on a laiſſé eſt encore très-intéreſſant, quoique ce ne ſoit que des piéces détachées d'un bel édifice. Les traducteurs qui mutilent ou altèrent les ouvrages étrangers, en alléguant, pour leur juſtification, que ſans ces changemens ils ne plairoient pas à la nation pour laquelle ils traduiſent, ne donnent-ils pas de cette nation une idée bien

déſavantageuſe, en faiſant penſer qu'elle ſe croit au faîte de la perfection, que tout ce qui ne lui paroît pas bien eſt mal, que toutes les formes qui ne ſont pas les ſiennes ſont mauvaiſes, qu'il lui eſt inutile de connoître la façon de penſer des autres, puiſqu'elle ne vaut ſûrement pas la ſienne, & qu'elle eſt trop contente d'elle-même pour croire qu'elle puiſſe gagner à changer ſur aucun article?

M. ZIMMERMAN définit la ſolitude, cet état de l'ame dans lequel elle s'abandonne librement à ſes réflexions; & l'on voit que lors même qu'il eſt utile de s'y livrer, il n'eſt point néceſſaire d'aller la chercher dans les grottes d'un déſert, ou dans les cellules d'un cloître.

Pour prévenir les mauvaiſes interprétations que l'on pourroit donner à ſes intentions, tant de gens n'ont d'autre métier que celui d'en donner aux intentions les plus pures, il prévient que la ſienne n'eſt point d'inviter à la ſolitude; il prouve qu'elle ne convient pas au plus grand nombre, & que tous ces ſyſtêmes célèbres d'une fuite entiere du monde, ſont impraticables quand on les examine ſérieuſement: „ il eſt noble, j'en conviens, de ſe rendre

„ indépendans des hommes & de ſe ſuffire à „ ſoi-même, mais il eſt certainement auſſi beau „ de vivre au milieu de la ſociété, de ſavoir „ s'y rendre utile & aimable. „ (*page* 5.) La derniere partie de cette propoſition eſt très-vraie, mais la premiere ne l'eſt aſſurément pas auſſi généralement. Il eſt heureux, *noble* n'eſt pas le mot, de ſe rendre indépendant des ſervices manuels des hommes, de ſavoir exiſter ſans emprunter des bras & des jambes; il eſt utile de ſavoir vivre ſeul quand des circonſtances de différens genres nous tiennent éloignés, ſouvent même pendant très-longtems, de ſociétés honnêtes, & il n'y a rien de ſi malheureux, ni de ſi petit, que d'avoir conſtamment beſoin de compagnie, de ne ſavoir exiſter que dans la foule, de s'endormir dès que l'on n'eſt pas coudoyé, & d'attendre impatiemment l'heure de la ſociété qui doit nous délivrer de nous-mêmes; mais placés ici pour y vivre avec nos ſemblables, il ne peut jamais être noble de ſavoir s'en rendre indépendant, en ſe ſuffiſant à ſoi-même quand il n'en réſulte aucun avantage pour cette ſociété dont l'intérêt doit être le but final de tous ſes membres; & c'étoit ſans doute l'idée de M. ZIMMERMAN, mais, ou

il ne s'eſt pas exprimé avec aſſez de préciſion, ou, ce qui eſt plus probable, ſes expreſſions ont été mal traduites.

Il faut vivre avec ſes ſemblables,
Ou bien la vie eſt un long deuil.

Il examine enſuite qui ſont ceux à qui convient la ſolitude; il préſente ſes avantages & ſes inconvéniens. Je ne le ſuivrai point dans tous les détails dans leſquels il entre ſur ces deux articles; mais par-tout on trouve des idées ſublimes, la plus grande ſagacité dans les vues, une extrême ſageſſe dans les applications, beaucoup d'habileté dans le choix des exemples, & ce que je ne puis trop dire, parce que je ne puis rien dire qui lui faſſe autant d'honneur, ni lui donner aucun éloge qui eut été plus ſelon ſon cœur, par-tout il revient à la Religion, des vérités de laquelle il étoit intimément pénétré. (*) Il montre les reſſources

(*) L'auteur du *Rambler* a auſſi très-bien ſenti les avantages que la Religion tiroit de la retraite. „ Les „ motifs qui nous portent à bien vivre ſont infinis, „ mais ils n'influent ſur notre conduite qu'autant „ qu'ils fixent notre attention, qui eſt diſtraite par „ les ſoins et les diſſipations du monde; les tracas „ et les plaiſirs effacent peu à peu les ſentimens de

& les conſolations, & il donne d'excellens conſeils ſur les moyens à employer pour adoucir des ſituations pénibles. On lira toujours cet ouvrage avec autant d'utilité que de plaiſir, & il fit le plus grand honneur à ſon auteur; mais cet auteur eſt-il cependant toujours juſte dans toutes ſes déciſions; a-t-il toujours tenu la balance parfaitement égale entre les avantages de la ſociété & ceux de la ſolitude? L'amitié ne peut pas s'aveugler au point de le penſer ainſi, je l'ai déja dit plus haut, & j'en ai expliqué les raiſons; ſon goût le portoit plus ſouvent à l'amour de la ſolitude qu'à celui de la ſociété, & ſans qu'il s'en doutât, ce goût s'eſt empreint dans ſon ouvrage: on ne peut point non plus ſe diſſimuler que l'on y voit des traits qui décélent l'état de ſes nerfs; on pourroit dire dans quelques endroits, dans peu il eſt vrai, ici l'auteur étoit hypocondre, peut-être même il avoit un peu d'humeur; les nobles qui ne ſont que vains & ignorans, & les petites villes reviennent trop ſouvent, & c'eſt l'humeur qui les ramène.

„ piété, et il eſt néceſſaire d'affoiblir ſes tentations „ auxquelles le monde nous expoſe, en le quittant „ de tems en tems." *Tom. I.* n°. 7.

Après avoir lu cet ouvrage, on ſeroit porté à croire que M. ZIMMERMAN étoit un homme ſévère, cauſtique, bruſque même dans la ſociété; mais on a déja vu qu'il ne l'étoit point. „ Il y avoit une différence frappante entre ſa „ maniere d'être & le ton de ſes écrits; tou- „ jours doux, poli, complaiſant dans la con- „ verſation, incapable de dire jamais un mot „ offenſant: il étoit ſatyrique, & avoit moins „ d'urbanité, dès qu'il avoit la plume à la „ main. Dans le commerce, les convenances „ de la ſociété & la douceur de ſon caractère „ leretenoient; retiré dans ſon cabinet, ſon „ énergie, l'amour de la vertu & ſon averſion „ pour le ridicule, l'emportoient; il n'avoit „ plus aſſez de ménagemens; " (*) & c'eſt préciſément comme cela que je l'avois vu ici; ſon aménité étoit ſoutenue dans la ſociété, mais il ſaiſiſſoit les caractères avec la plus grande promptitude: la ſottiſe, les ridicules, les travers de l'eſprit le frappoient ſur le champ; & rentré dans mon cabinet, il les peignoit avec les couleurs les plus vives.

(*) Il avoit bien ſenti lui-même cette contrariété apparente, puiſqu'il l'avoit déja expliquée. (*Solitude*, pag. 146 et 147.)

Cet ouvrage ſur la *Solitude* fit une grande ſenſation, non-ſeulement en Allemagne, mais chez toutes les perſonnes qui liſent l'allemand, & il lui procura une correſpondance qui lui fit un véritable plaiſir; celle de l'Impératrice de Ruſſie, à qui ſon livre étoit parvenu ſans qu'il y eut aucune part, & même ſans qu'il s'en doutât; il n'étoit pas naturel, en effet, de penſer à lui offrir un ouvrage qui peint ſi bien le bonheur dont on peut jouir en ſe retirant du monde. Cette Princeſſe en fut ſi contente qu'elle voulut en faire elle-même ſes remerciemens à l'auteur. „ Le 26 Janvier 1786, un „ courier expédié par M. DE GROSSE, en- „ voyé de Ruſſie à Hambourg, apporta à M. „ ZIMMERMAN une petite boëte dans laquelle „ il y avoit une bague enrichie de diamans „ d'une groſſeur & d'une beauté extraordi- „ naire, avec une médaille d'or qui portoit „ d'un côté la figure de l'Impératrice, & de „ l'autre, la réforme heureuſe de la Monarchie „ Ruſſe. Enfin, la Princeſſe y avoit joint un „ billet de ſa main, contenant ces paroles re- „ marquables: à M. ZIMMERMAN, conſeiller „ d'Etat & médecin de S. M. Britannique, „ pour le remercier des excellentes recettes „ qu'il a donné à l'humanité dans ſon livre

„ ſur la Solitude." Ce billet étoit accompagné d'une lettre de M. DE GROSSE, qui lui propoſoit de la part de l'Impératrice, de venir paſſer quelques mois dans la belle ſaiſon à Pétersbourg, parce qu'elle déſiroit de faire ſa connoiſſance perſonnelle. Sa lettre à l'Impératrice ne fut pleine que des expreſſions de ſa reconnoiſſance; mais il écrivit à M. DE GROSSE qu'il craignoit de ne pouvoir pas faire le voyage ſans danger pour ſa ſanté; que cependant ſi S. M. continuoit à le deſirer, il l'entreprendroit. L'Impératrice l'en diſpenſa elle-même, de la façon la plus gracieuſe, en lui écrivant „qu'elle ne vouloit point que ſa „ ſanté ſouffrit du plaiſir que ce voyage lui „ auroit fait." Cette correſpondance continua régulièrement pendant ſix ans, juſques au commencement de 1792, que l'Impératrice la ceſſa tout-à-coup. Les ſujets les plus ordinaires de leurs lettres étoient la politique, la littérature, la philoſophie. „On trouve dans toutes „ celles de l'Impératrice les ſentimens les plus „ élevés & une aménité enchantereſſe." Il n'étoit jamais queſtion de médecine; mais elle lui diſoit ſouvent, & paroiſſoit déſirer qu'il le dit publiquement, que ſa ſanté étoit excellente, & ne lui coûtoit pas trente ſols par an. Cependant

dant elle lui fit propoſer, ſans paroître elle-même, de s'établir à Pétersbourg, en qualité de ſon premier médecin; & l'on offrit juſqu'à dix mille roubles de penſion. Quand M. ZIMMERMAN eut refuſé, elle le chargea de lui procurer de jeunes médecins & de jeunes chirurgiens, tant pour ſes armées que pour les villes de l'Empire où il en manquoit: pluſieurs de ceux qu'il envoya ſont devenus riches & heureux; & en reconnoiſſance du ſervice qu'il avoit rendu à ſes Etats, elle lui fit remettre la croix de l'ordre de *Wladomir*: une autre fois elle lui avoit envoyé les deux beaux médaillons en or, gravés à l'honneur de MM. ORLOFF, à l'occaſion de la peſte de Moſcow & de la deſtruction de la flotte Turque.

Dans le voyage que M. ZIMMERMAN avoit fait à Berlin, il avoit eu, à Potzdam, une fort longue audience du Roi, & il en écrivit les principales circonſtances à un ami qui communiqua ſans doute ſa lettre à quelque indiſcret; elle ſe répandit mutilée & falſifiée; & fut même imprimée à l'inſçu de l'auteur, qui la fit réimprimer à la fin du voyage à Potzdam, en 1786. Dans cette converſation le Roi, ſans le conſulter préciſément, lui avoit déja parlé de ſa ſanté, & voici ce qu'il m'en écrivit quand

il fut de retour à Hanovre. „ Le Roi ſe porte „ bien à préſent, mais il a toutes les années „ quelques accès de goutte, dont les douleurs „ commencent ordinairement à ſe manifeſter „ dans le pas-ventre par des coliques affreu- „ ſes, puis elles paſſent aux jambes & aux „ mains; pendant ce tems-là, on le drogue „ ſans-ceſſe, & ſur-tout on lui donne du cam- „ phre pour le faire ſuer, ce qui me ſemble „ devoir prolonger les accès. Il eſt d'ailleurs „ ſujet au flux hémorrhoïdal & aux coliques „ hémorrhoïdales, & infiniment ſenſible; cinq „ grains de rhubarbe ſont pour lui une forte „ purgation; il ne peut ſupporter aucun froid." Ce fut un froid humide auquel il fut expoſé pendant quelques heures, en faiſant les revues en Siléſie, dans l'automne de 1785, qui hâta vraiſemblablement ſa mort, en le jettant dans cet état d'aſthme, & bientôt d'hydropiſie pour lequel il appella M. ZIMMERMAN par deux lettres très-flatteuſes, l'une du 6, l'autre du 16 Juin 1786; il arriva à Potzdam le 23 Juin, & y reſta juſqu'au 11 Juillet: (*) il vit au premier coup-d'œil qu'il n'y avoit aucune reſſource, & il ſe garda bien de fatiguer un corps

(*) Le Roi mourut le 17 Août.

affoibli & irritable par des remèdes actifs qui auroient augmenté la foibleſſe & occaſionné des ſymptômes violens, ſans produire aucun bien. De retour à Hanovre, il donna une hiſtoire de ce voyage qui eſt remplie de faits intéreſſans, qu'on lit toujours avec grand plaiſir, & dont on a deux traductions françaiſes. (*)

Il avoit ſuivi, dès ſa jeuneſſe, l'hiſtoire du Roi de Pruſſe, avec cet intérêt avec lequel l'homme de génie ſuit la marche du grand homme; & j'ai dans ſes lettres, pendant la guerre de ſept ans, des preuves de ſon admiration & de ſon attachement pour lui: l'accueil qu'il en reçut en 1771, augmenta ces ſentimens; & dès ce moment, tout ce qui intéreſſoit ce Monarque, tout ce qui pouvoit le peindre, lui devint précieux.

En 1788, quand le Roi d'Angleterre fut malade, le Miniſtère d'Hanovre l'envoya en Hollande pour être plus près de Londres, s'il devenoit néceſſaire qu'il y paſſât; il reſta dix

(*) *Entretiens de* FREDERIC, *Roi de Pruſſe, avec le Dr.* ZIMMERMAN, 12. Paris 1790. L'autre traduction, 8°. Lauſanne 1790. C'eſt à la fin de l'édition de Paris que l'on trouve, ſous le titre de *Supplément*, p. 241, l'hiſtoire du voyage à Berlin, en 1771.

jours à la Haye, & ne repartit que quand le danger fut paſſé.

L'appel de M. ZIMMERMAN par un Roi qui ſe connoiſſoit auſſi bien en hommes, ſon envoi en Hollande par un Miniſtère qui, depuis vingt ans, étoit témoin de ſon habileté, pour y être à portée de ſecourir un autre Roi entouré de médecins d'une grande réputation, ajoutoient de nouveaux & de beaux fleurons à ſa célébrité comme praticien, le flattoient ſans doute infiniment, & lui faiſoient éprouver ce ſentiment doux que donne la conſidération publique: il étoit aimé, il jouiſſoit de la confiance du Prince & de la ville auxquels il s'étoit voué & de celle de tout le Nord; il avoit des amis, ſa fortune étoit très-honnête; & le Gouvernement, pour lui marquer ſon contentement, augmenta ſa penſion de 400 écus: il ſavoit s'occuper, il jouiſſoit du bonheur domeſtique le plus complet, & le bonheur domeſtique eſt le premier de tous; il fut donc ſans doute heureux, autant au-moins qu'on peut l'être avec des douleurs fréquentes & cette diſpoſition à l'hypocondrie qui, dans ſes momens de force, eſt le pire de tous les maux, puiſqu'elle ôte la jouiſſance de tous les biens.

Il ſeroit bien naturel de le penſer ainſi; mais peut-on jamais juger du bonheur de quelqu'un par ce que l'on connoît de ſes circonſtances extérieures? C'eſt à cette époque que commence une ſuite de chagrins qui ont rendu ſes dernieres années amères, & qui eurent deux cauſes différentes.

On avoit critiqué avec la plus grande aigreur ſa lettre ſur ſa préſentation au Roi en 1771; & ſans doute l'éditeur qui la fit imprimer ſans l'aveu de l'auteur, avoit eu tort: on critiqua plus amèrement encore la rélation du voyage de 1786, qu'il étoit cependant bien naturel de publier, mais dans laquelle on trouva des épiſodes, & entr'autres celle ſur l'irréligion des Berlinois, qui irriterent, ou ſervirent de prétexte à des gens qui vouloient s'irriter. Des nerfs mobiles ſe fâchent lorſqu'il ne faudroit que ſourire & fermer le livre: ce fut une cauſe de peines pour lui; mais cela ne l'empêcha point de s'occuper d'autres ouvrages dont le même Héros étoit encore l'objet: il oublia qu'écrire l'hiſtoire des Rois du vivant de leurs contemporains, c'eſt l'écrire trop tôt; & que l'on ne permet d'en perler qu'à ceux qui ne les ont jamais connu. Il aimoit ce Prince, & bien éloigné de le voir comme l'auteur de la

Monarchie Pruſſienne le peignoit, dès que cet ouvrage eut paru en 1788, il publia en allemand, FREDERIC le Grand *défendu contre le comte de* MIRABEAU. Continuant enſuite à comparer, à éclaircir, à mettre en ordre une multitude de faits qu'il avoit recueillis depuis long-tems, tous ceux qu'il y avoit ajouté pendant les dix-ſept jours paſſés à Potzdam, au milieu d'une ſociété qui étoit celle du Roi, & d'autres encore qui lui venoient des ſources les plus ſûres, il les publia en 1790, en allemand, en 3 vol. in-12. *Fragmens ſur* FREDERIC le Grand, *pour ſervir à l'hiſtoire de ſa vie, de ſon régne, et de ſon caractère.*

Privé du plaiſir de lire ces deux derniers ouvrages, je n'ai pas même eu celui d'en voir un extrait; mais voici ce qu'il m'en diſoit peu de tems après ſa publication. „La plupart des „ faits qui ſe trouvent dans cet ouvrage, n'a„ voient point encore été publiés; ils ne ſe „ trouvent ni dans les *Oeuvres* de FREDERIC, „ ni dans ces milliers d'auteurs qui ont écrit „ ſur FREDERIC. Je n'ai rien pris d'eux, je „ n'en parle que pour leur montrer poliment „ en quoi ils ſe ſont trompés; mon ouvrage eſt „ original, excepté que dans le troiſieme vo„ lume, j'ai raconté ce que j'ai vu & entendu

„ à Sans-Souci en 1786, & qu'en général j'ai „ fondu dans ces Fragmens mes deux premiers „ ouvrages ſur le même Héros." D'excellens juges m'ont parlé de ce livre avec les plus grands éloges, en s'accordant tous à dire qu'il avoit pu déplaire à beaucoup de gens, & je l'avois penſé en liſant la lettre que je viens de citer: auſſi les critiques recommencerent, & il en réſulta ce qui réſulte toujours des diſputes dans leſquelles on met un grand intérêt; on ſe fâche en liſant la critique, on ſe fâche en cherchant des armes pour la réponſe, & l'on ſe fâche encore plus en répondant. Ainſi chaque nouvelle critique étoit une ſource de ſenſations déſagréables pour M. ZIMMERMAN, & uſoit ſa ſanté.

La ſeconde cauſe de ſes chagrins à cette époque, fut l'amour de la Religion, de l'humanité, de l'ordre; & ce fut celle qui lui porta le coup mortel. Il pouvoit dire,

Homo ſum nihil humani à me alienum puto. (*).

& en effet, tout ce qui pouvoit intéreſſer le bonheur, non-ſeulement des individus, mais

(*) Je ſuis homme, rien de ce qui touche l'humanité ne m'eſt étranger.

des hommes en général, lui étoit cher, & l'étude de la morale & de la politique, comme on a pu en juger par l'*Orgueil national*, la *Solitude*, & ſes ouvrages de médecine même, l'avoit ſouvent occupé; il les connoiſſoit très-bien & y revenoit toujours avec plaiſir. Il avoit lû & médité l'*Eſprit des loix;* il s'étoit fort occupé du *Contrat ſocial;* il avoit très-bien vû ce qu'il avoit de bon & la facilité que l'on trouveroit à tirer de pluſieurs endroits des conſéquences dangereuſes; facilité d'autant plus grande, que dans un autre ouvrage, l'auteur ſappoit les principes religieux qui ſont le ſeul frein ſur des deſſeins pervers. Cependant cet ouvrage fit, quand il parut, une très-forte ſenſation; c'étoit le livre chéri d'hommes du plus grand mérite, qui incapables d'abuſer des principes erronnés que l'on y trouve, le vantoient avec trop de chaleur. La Société patriotique de Schintznach, aujourd'hui d'Olten ou d'Arau, dont j'ai déja parlé, étoit compoſée d'hommes auſſi diſtingués par leur mérite que par leurs lumières, & pluſieurs partageoient l'admiration générale pour ROUSSEAU. Deux de ſes membres, Zuricois l'un & l'autre, & bien éloignés d'idées deſtructives de l'ordre, MM. B. & F. firent dans une aſſemblée des diſcours qui

étoient abſolument dans ſon ſyſtême, & cela preſqu'au moment où l'on eut à *Genève* & dans ce pays des preuves du danger de ce ſyſtême. *Genève* fut quelque tems en feu, & quoiqu'il parut éteint, c'eſt ce même feu qui a bouleverſé, il y a cinq ans, cette belle ville, dans laquelle j'avois vu, pendant pluſieurs années, une réunion de toutes les circonſtances propres à aſſurer le bonheur d'un Etat, plus complette qu'elle n'a jamais été ailleurs. Dans ce Canton, „ deux vaſſaux refuſerent „ de prêter hommage, il fallut les y forcer en „ les menaçant de la confiſcation; un troiſie„ me refuſa de payer une cenſe de quelques „ ſols ſur un arpent de vigne." Tout cela devoit attirer l'attention d'un Gouvernement prudent: les aſſemblées furent interdites à Schintznach, & les hommes du Canton qui tenoient fortement à cette ſociété, parce qu'en ſentant qu'on avoit pu blâmer quelques diſcours, ils étoient convaincus de la pureté des intentions, eurent quelques déſagrémens. M. ZIMMERMAN étoit un de ſes partiſans les plus zélés, & il vit cette prohibition avec regret; mais en ſoumettant ſon jugement à ceux d'hommes dont il connoiſſoit ſi bien la ſageſſe, il n'en fut que plus empreſſé à examiner les principes de

ROUSSEAU, à les comparer à ceux d'autres Législateurs; à s'occuper de ce qui peut être le mieux dans le gouvernement des Peuples, à ce qui peut faire leur bonheur ou leur malheur. Appellé par ſon ouvrage ſur la *Solitude*, à l'examen des dogmes de pluſieurs ſectes, cette étude ſe lia à celle des Gouvernemens, parce que les ſectes doivent par-tout être l'objet de leur attention; elles ſont l'œuf du coucou dépoſé dans le nid des chardonnerets, & qu'on ne laiſſe point grandir impunément. Il ne ſe fut pas plutôt apperçu du danger des ſectes, qu'il les cherchoit, & étoit très-heureux à les découvrir. En Novembre 1762, il me fit le portrait d'un homme aimable, que je voyois ſouvent & que je voyois avec plaiſir, quoique je lui connuſſe quelques ſingularités dans les opinions religieuſes ſans me douter de leur danger, mais que mon ami connoiſſoit bien mieux que moi; il connoiſſoit bien mieux auſſi ſes rélations avec un étranger qui étoit ici pour des maux très-graves, & que je voyois au moins une fois par jour. „ Pourquoi le M. „ D. D. M. qui eſt tout à la fois Pythagori- „ cien, Platonicien, Origeniſte, Leibnitzien & „ Mallebranchiſte, qui voit dans la Bible le „ ſyſtême de COPERNIC, & celui de la mé-

„ tempſycoſe, qui entend des voix, qui a „ des viſions & des révélations, pourquoi un „ tel homme a-t-il converti le ſage K.? Pour- „ quoi celui-ci fait-il imprimer les ouvrages de „ l'enthouſiaſte? Parce qu'il a auſſi des révé- „ lations, parce qu'une Dame de Copenhague „ qui avoit beſoin de ſon ſecours ſpirituel, „ lui apparut en ſonge, & que quelques ſemai- „ nes après, la Dame arriva dans ſes terres, „ & lui dit avoir eu une révélation qui lui „ ordonnoit d'aller le chercher."

En allant au Nord, qui, depuis quelques ſiécles, eſt le berceau des ſectes, comme de Midi l'étoit autrefois, M. ZIMMERMAN ne les perdit pas de vue; il en vit naître une ſous ſes yeux qui fixa toute ſon attention, & qui méritoit celle de tout l'univers, puiſqu'il paroît que ſon but eſt en dernier reſſort la deſtruction de toute Religion & de tout ordre, par-là même de tout bonheur parmi les hommes; c'eſt celle de la *ſociété ſecrette des Illuminés* d'Allemagne, que l'on dit abſolument différens des Illuminés ou Martiniſtes de France, qui leur paroiſſent plus ridicules que dangereux, (*) qui tien-

(*) Je n'ai point vu l'expoſition de foi de cette ſecte, et j'ignore ſi elle l'a publiée; mais elle eſt bien

nent aux anciens Roſe-croix, & que l'on a appellé par dériſion en allemand *Erleuchtete*. On a vu ſucceſſivement les ſectes du Meſmeriſme, du Cagliostriſme & du Martiniſme, remplir toutes les converſations en France; admirées par les femmes de tous les ordres, qui ayant la manie des ſciences phyſiques ſe croyoient des BAILLY ou des LAVOISIER quand elles avoient répété quelques phraſes qu'elles ne comprenoient pas; embraſſées, protégées, profeſſées par beaucoup de petits hommes à grands noms, & par quelques hommes de beaucoup d'eſprit ſéduits par l'amour du merveilleux & par le plaiſir de défendre, de rendre même plauſibles, les opinions les plus abſurdes; courues par la tourbe des déſœuvrés, pour qui tout ce qui peut les ſortir un moment de leur nullité eſt précieux; profondément mépriſées par tous les hommes éclairés; les deux premieres ſont mortes & oubliées; (*) & ſi la troiſieme exiſte encore,

---

attrayante par un de ſes attributs généralement connu, et ſans doute bien prouvé; celui de l'évocation des morts.

(*) Le rapport des Commiſſaires nommés pour l'examen du magnétiſme, rédigé par feu M. BAILLY, eſt un chef-d'oeuvre qui en démontre la nullité; mais

c'eſt d'une exiſtence bien foible, & qui laiſſe craindre à chaque inſtant, un évanouiſſement mortel. Mais il n'en eſt pas de même de l'ordre ſecret des Illuminés d'Allemagne, qui a fait des progrès rapides. M. ZIMMERMAN en connut tous les principes, il ſentit tout leur danger, il s'en occupa fortement, & chercha à en occuper ceux à qui il importoit d'en prévenir les effets.

Que cette ſecte, dont je dois néceſſairement parler, mais dont je ne parle qu'à regret, parce

---

la raiſon n'a jamais guéri de l'enthouſiaſme; le ridicule le combat bien plus ſûrement. Le Lieutenant de Police qui jugea qu'il ne falloit ni tolérer plus longtems ce délire, ni ſévir contre, ſe rappella ſans doute que rien n'avoit pu empêcher tout Paris de courir au médecin de *Chaudray;* mais que l'on en avoit fait le ſujet d'une ſcène très-plaiſante dans une fort jolie comédie, et que depuis lors on n'en avoit plus parlé: il employa le même moyen; on joua une piéce pleine d'eſprit, *les Docteurs modernes*, et il ne fut plus queſtion de *Baquets*, de *ſomnambuliſme* et *d'être en rapport.* D'autres ſectes en médecine, venues du Nord depuis quelques années, plus dangereuſes que le Meſmeriſme, et qui ont auſſi trouvé des enthouſiaſtes, (quelle eſt l'opinion extravagante qui puiſſe craindre de n'en pas trouver,) mériteroient bien de nouvelles repréſentations de cette comédie.

que je n'en connois rien par moi-même, (*) que cette ſecte, dis-je, ſoit celle des francs-maçons ou des jéſuites; ce qui paroît très peu vraiſemblable, puiſque l'on ne connoît point de doctrine aux premiers qui ſont devenus un inſtrument entre les mains des illuminés, & que l'on ne trouve rien dans toutes les inculpations faites à la doctrine des derniers par PASCAL, par pluſieurs Parlemens de France, & par un anonyme dans un pamphlet totalement ignoré, (*) qui reſſemble à celle des illuminés

---

(*) Il a paru ſans doute pluſieurs ouvrages en allemand ſur les Illuminés; je ne connois en français, il ſe peut qu'il y en ait d'autres, que MIRABEAU *de la Monarchie Pruſſienne*, ſous FREDERIC le Grand; *Hiſtoire ſecrette de la Cour* de Berlin; et *Lettres à l'auteur de la Quotidienne, par un de ſes abonnés.* C'eſt des lettres de feu M. ZIMMERMAN, de quelques autres renſeignemens, ſur la vérité deſquels je ne puis avoir aucun doute, et de ces trois ouvrages, que je tirerai ce que j'ai à en dire.

„ Les chefs des Illuminés calquerent leur ordre ſur „ celui des Jéſuites, mais en ſe propoſant des vues „ diamétralement oppoſées." (MIRABEAU, *Monarchie Pruſſienne*, Tom. V. p. 97.

(*) *Mémoire pour Meſſieurs les Plénipotentiaires aſſemblés à SOISSONS, dans lequel on fait voir combien eſt préjudiciable à l'Egliſe et aux Etats la ſociété*

d'Allemagne, il eſt certain qu'il ſe forma en Baviere en 1774 ou 1775, une ſociété, dont on regarde un célèbre profeſſeur d'Ingolſtad comme l'auteur, qui prenant pour déviſe *bonheur du peuple*, & ſuppoſant ce bonheur incompatible avec tous les établiſſemens religieux & civils actuellement reçus, dit détruiſons-les tous, & ſapons-en tous les fondemens. „ L'or-„ dre ſecret des illuminés renfermoit dans ſes „ myſtères, aujourd'hui connus de tout le „ monde, toute la doctrine que les jacobins de „ Paris ont mis en pratique, & il a été prouvé „ par des documens irréfragables qu'elle avoir „ déja avec eux des rélations intimes avant la „ révolution. Détruire la Religion chrétienne „ & renverſer tous les trônes & tous les gou-„ vernemens: voilà ce qui a été depuis 1776, „ le but de l'ordre ſecret des illuminés." (*)

---

des Peres Jéſuites. 12. 1789. Le congrès fut diſſout ſans avoir rien fait, et le Mémoire fut oublié.

Il eſt bien étonnant que ce petit ouvrage très-ſerré, mais très-plein et très-nerveux, n'ait point été réimprimé à l'époque de la ſuppreſſion de cet ordre, et que les Procureurs-généraux qui pourſuivirent ces Religieux avec tant d'acharnement, quand ils ne purent plus ſe défendre, ne l'aient point rappellé.

(*) „ Mais le Ciel peut tout changer en un inſtant;

On ne fit d'abord entendre à ceux que l'on vouloit aſſocier, que *bonheur du peuple*, c'étoit un moyen ſûr de recruter aiſément, & les recrues furent très-promptes & très-nombreuſes; on choiſiſſoit ſur-tout les jeunes gens, qui ne tenant encore fortement à aucune opinion ſaiſiſſent plus facilement celles qu'on leur préſente, & les gens de lettres, qu'il eſt ſi important d'avoir pour ſoi, quand on veut accréditer quelqu'opinion nouvelle. Quand une fois on étoit enrôlé & bien pénétré de cette idée, ſi agréable à favourer, *bonheur du peuple*, *travaillons au bonheur du peuple*, on étoit impatient de connoître les obſtacles qui s'y étoient oppoſés, & les moyens à employer pour le procurer; ils étoient préſentés ſucceſſivement.

„ L'ordre a cinq degrés: dans les premiers „ les myſtères ne ſont pas dévoilés, on ne fait

---

„ Celui qui commande à toutes les mers, Celui auquel les ouragans obéiſſent, Celui dont la main „ ſouleve le globe, comme l'homme foible ſouleve „ un grain de ſable, et dont la Toute-puiſſance eſt „ un objet de dériſion pour les Jacobins de tous les „ pays, peut arrêter cet incendie qui menace toute „ l'Europe, et, pour l'inſtruction des générations „ futures, détruire les ſcélérats par cet incendie „ même dont ils ſont les auteurs."

„ que

„ que ſonder & préparer les eſprits, & peu-à „ peu ceux que l'on trouve dignes, ſont ini- „ tiés plus avant." A l'aide de cette gradation, & en employant ce ton pénétré & onctueux, que ſavent ſi bien prendre les miſſionnaires qui veulent faire des proſélytes, eſt-il quelques principes qu'on ne vienne à faire goûter? c'eſt MAHOMET qui perſuade à SÉÏDE que c'eſt un devoir d'aſſaſſiner ſon père. Le nombre des affiliés augmenta beaucoup en très-peu de tems, principalement par les ſoins du Baron de KN. qui eut le premier, en 1782, l'idée, ſi heureuſe pour l'accroiſſement de la ſecte, *d'illuminatiſer* la franc-maçonnerie, & qui y réuſſit depuis Hanovre juſques à Copenhague & à Naples. En 1784, les frères furent démaſqués & chaſſés de la Baviere; en 1788, on fit imprimer à Munich les papiers qu'on leur avoit ſaiſi; mais à en juger par ce qu'en dit le C. de MIRABEAU, ce qu'on fit contr'eux, fut ſi mal fait qu'on ne les décréditât point. N'arriva-t-il même pas ce qui arrive ſi ſouvent, c'eſt que l'on intéreſſe à la cauſe de l'accuſé, quand aux vraies accuſations on en mêle de fauſſes?

Dès les commencemens de leur exiſtence, ils s'étoient attachés les meilleurs journaliſtes & ſur-tout les auteurs de la *Bibliotheque uni-*

verſelle, publiée alors à Berlin, qui étoit, & eſt encore un excellent journal, & dont M. ZIMMERMAN n'avoit loué, en 1771, le principal directeur, M. N. comme un des hommes de lettres d'Allemagne, les plus inſtruits, les mieux inſtruits & les plus aimables. Peu de tems après le voyage de M. ZIMMERMAN à Potzdam il s'y établit un autre journal dont les directeurs étoient M. G. Conſeiller du conſiſtoire à Berlin, & M. B. Bibliothécaire du Roi. Pluſieurs collaborateurs gardoient l'incognito. Ce journal étoit dans les principes des illuminés: parmi d'excellentes pièces qui lui donnoient beaucoup de vogue, les fideles alliés de l'ordre ne ceſſoient de crier contre la ſuperſtition & les préjugés de la Religion. Les édits que le Roi régnant publia contre les écrits de ce genre, ne firent qu'animer leur ardeur; & pour pouvoir crier impunément, ils aſſurerent que toute l'Allemagne étoit en danger de tomber ſous le joug des jéſuites, (*) qu'ils s'emparoient de l'eſprit de tous les Princes, & qu'une

(*) Cet ordre avoit toujours eu moins d'influence en Allemagne qu'en France et au Midi, et il y étoit encore plus oublié qu'ailleurs: ainſi l'on peut juger combien cette crainte étoit chimérique.

partie des Princes proteſtans alloit ſe faire catholique. Dans les deux ouvrages que M. ZIMMERMAN publia en 1788, ſur le Roi de Pruſſe, il perſiffla cette crainte des jéſuites. C'eſt à la même époque que le C. de MIRABEAU expoſa les principes des Illuminés, qu'il avoit adopté à Berlin, comme un projet *beau, noble, grand;* & peut-on rappeller cette circonſtance ſans s'étonner, ou que le Cabinet de Verſailles n'ait pas connu ſon ouvrage, ou que le connoiſſant, il n'ait pas prévu que tout ce qui eſt arrivé arriveroit, ſi on laiſſoit influencer les Etats-Généraux, par le protecteur de ce ſyſtême; ou qu'il ait été aſſez dépourvu de moyens pour n'en trouver aucun d'éliminer de cette aſſemblée un homme contre qui il y avoit tant de titres de réprobation?

L'influence de ce ſyſtême fut ſi marquée, qu'il n'y a pas beſoin de lire dans les journaux l'hiſtoire des travaux des Etats-Généraux, elle ſe trouvoit dans l'ouvrage du C. de MIRABEAU (*) près de deux ans avant qu'ils s'aſſemblaſſent; & cette funeſte influence eſt bien reconnue aujourd'hui par ceux qui ont voulu remonter aux cauſes des événemens. „ La révolution „ françaiſe n'eſt l'effet ni de la foibleſſe du „ Monarque ... ni de ... &c. &c. La plupart

(*) Page 100.

„ de ceux qui ont paru comme des rois sur
„ cette scène de crimes, n'étoient en effet que
„ des rois de théâtre qui jouoient, à leur insçu,
„ le rôle qu'on leur avoit fait apprendre.....
„ Quel est donc le héros, le tyran ou le Dieu
„ qui se cachant derriere les coulisses, fait
„ mouvoir toutes les machines? Le moteur en
„ est une société secrette de prétendus philo-
„ sophes....répandus dans tous les pays, affi-
„ liés par une association avec un serment &
„ des grades." (*)

„ On avoit essayé de gagner M. ZIMMER-
„ MAN. Un certain L. chassé depuis lors de
„ Berlin parce que l'on découvrit qu'il trâ-
„ moit avec les émissaires de la Propagande,
„ lui proposa de s'attacher à une société dont
„ il disoit, *qu'elle réformeroit et gouverneroit*
„ *bientôt le monde.* Il se moqua de L. dans
„ FREDERIC le Grand *défendu*, & découvrit
„ au Public les menées par lesquelles on cher-
„ choit à faire des prosélytes. C'étoit irriter
„ une guépiere: aussi dès-lors tous les Jour-
„ naux d'Allemagne tomberent sur lui; son
„ livre ne fut pas critiqué, mais déchiré; il
„ parut plusieurs brochures pour le réfuter,

(*) *Lettres à l'auteur de la Quotidienne.*

„ le noircir, l'insulter; on l'appelloit un igno-
„ rant, rampant dans la superstition, & un
„ ennemi de la lumière que des hommes plus
„ éclairés vouloient répandre. Il eut la sagesse
„ de ne rien répondre: irrité cependant par
„ leurs invectives, mais encore plus par les
„ mystères d'iniquité dont il voyoit tous les
„ jours le développement, & animé par le
„ zèle pour le bien de l'humanité, sans ré-
„ pondre à toutes les injures qu'on lui avoit
„ prodiguées, il attaqua de front en 1790,
„ dans son grand ouvrage sur FREDERIC LE
„ GRAND, sans ménagemens & avec toute
„ l'énergie de son ame & de sa plume, toute
„ la bande des illuminés, ou comme il les
„ appelloit, des *Eclaireurs*. Beaucoup d'hon-
„ nêtes gens s'affligeoient en silence, en voyant
„ tous les maux qui résultoient de la propaga-
„ tion de cette funeste doctrine; mais il fut le
„ premier qui eut le courage d'en développer
„ tous les principes, & de chercher à ouvrir
„ les yeux des Princes d'Allemagne sur les dan-
„ gers qu'ils couroient, en négligeant de s'oppo-
„ ser aux progrès d'une ligue aussi formidable."
Il prévit tout ce qui arriveroit quelques années après; c'étoit à cette société qu'il attribuoit principalement des événemens qui paroissoient

inexplicables dans l'ordre ordinaire des cho
„ La ſituation actuelle de l'Allemagne & de
„ plus grande partie de l'Europe, tient
„ pénurie d'eſprit de la plupart des perſon
„ à qui il importeroit le plus d'en avoir,
„ qui n'ont jamais voulu croire ce qu'on
„ a prédit; à la méſintelligence qui règne
„ tout, & quant à l'Allemagne, principalem
„ à l'ordre ſecret des illuminés, dont les
„ ſont de détruire la Religion chrétienne,
„ de renverſer tous les trônes; & dont
„ trouveroit des membres dans tous les C
„ nets des Souverains d'Allemagne, dans
„ miniſtères, dicaſteres & hautes-cours de
„ tice, dans les univerſités, dans les collè
„ dans les armées même, & (ce qui v
„ paroitra incroyable) dont ſont membres
„ Souverains d'Allemagne, des Prélats cat
„ liques & un nombre immenſe d'Eccléſia
„ ques luthériens, catholiques, réformés."

M. ZIMMERMAN fut bientôt en correſp
dance avec un grand nombre de ceux
voyoient & penſoient comme lui, & cette
reſpondance, quoiqu'elle l'intéreſſât infinime
détruiſoit cependant ſes forces.

Parmi ſes correſpondans, il s'en trouve
auquel il n'avoit pas plus penſé en écriv

les *Mémoires de* FREDERIC, qu'il n'avoit penſé à l'Impératrice de Ruſſie, en écrivant ſon traité de la *Solitude*. En 1791, il reçut des lettres très-preſſantes de M. HOFMAN, homme de beaucoup d'eſprit & Profeſſeur en éloquence à Vienne, qui paroiſſoit très-zélé pour la cauſe du bon ordre, ſe propoſoit de faire un Journal pour la défendre, & lui demandoit des directions, des avis, des matériaux. M. ZIMMERMAN fut très-régulier à lui répondre, & dans pluſieurs de ſes lettres, il lui parla des moyens à employer par les Princes, pour comprimer ces nouveaux bouleverſeurs. Bientôt M. H. lui manda, que l'Empereur (LÉOPOLD II.) protégeoit ſon Journal, & qu'il étoit déterminé à employer toute ſon autorité pour écraſer cette ligue: M. ZIMMERMAN crut, d'après ces diſpoſitions bien connues de ce Prince, pouvoir lui adreſſer un Mémoire dans lequel il avoit réuni tout ce qu'il connoiſſoit des principes de cette ſecte, de leur danger & des moyens d'en arrêter les funeſtes conſéquences. Ce Mémoire lui fut préſenté au commencement de Février 1792, & le 28 il en reçut une lettre dans laquelle il lui témoignoit combien il étoit content de ſon ouvrage, & le prioit d'accepter une marque de ſa reconnoiſſance: c'étoit une

boëte enrichie de diamans & avec ſon chiffre. Une lettre de la perſonne qu'il avoit chargé de préſenter ſon ouvrage & avec qui l'Empereur avoit bien voulu en cauſer, entroit dans de plus grands détails ſur les intentions du Prince, & lui annonçoit qu'il étoit déterminé à employer inceſſamment une partie des moyens qu'il lui avoit indiqué; & que pour étendre l'influence de ſes meſures, il feroit préſenter cette affaire, comme un objet important de délibération, à la diette de Ratisbonne. Il penſoit bien juſte en penſant que le concours de toutes les autorités étoit néceſſaire pour détruire une ſociété auſſi répandue; & ce concours n'avoit point eu lieu juſqu'alors; les perſonnes exilées de Munich avoient été reçues à bras ouverts dans d'autres Cours; un Journal défendu à Berlin par le Roi régnant, ſe réimprimoit à Altona; le Duc de Brunſwick en défendit un dans ſes Etats, qui reparut bientôt dans le Holſtein.

M. ZIMMERMAN fut flatté ſans doute, comme tout autre l'auroit été, de recevoir des marques de l'approbation d'un Juge auſſi éclairé; mais cette circonſtance ne fut qu'une bien petite partie du plaiſir que dût lui cauſer la lettre de l'Empereur. Pour ſe faire une idée de

ce plaiſir, il faut ſe repréſenter un homme très-fortement, & preſqu'uniquement occupé, depuis pluſieurs années, d'un fléau tombé ſur la terre, dont il a prévu les affreuſes conſéquences, dont il voit déja des millions de victimes, & dont les ravages s'étendent avec une rapidité effrayante; qui s'eſt conſacré à en découvrir les ſources, à en faire connoître tous les dangers, à chercher & à indiquer les moyens de les prévenir; qui n'avoit eu juſques-là aucun ſuccès, qui s'étoit fait une foule d'ennemis par ſon courage à pourſuivre, preſque ſeul, celui de tous, qui avoit été déchiré, & qui enfin voit le plus grand Monarque de l'Europe ſaiſir ſes idées, le remercier de ſon zèle, adopter ſes moyens, & mettre la main à l'œuvre pour l'exécution. Mais, après avoir joui avec M. ZIMMERMAN, éprouvons ce qu'il éprouva, en apprenant, quelques jours après, la mort inopinée, & accompagnée de circonſtances ſingulieres, de ce même Empereur; & quel eſt l'homme honnête qui ne ſente pas qu'il en auroit été profondément affligé pour lui-même, s'il eût connu les détails dans leſquels je viens d'entrer? Il eſt aiſé de juger quel coup cette mort lui porta.

M. HOFMAN ayant perdu ſon Protecteur, fut

perſécuté par ſes ennemis; on le força d'a
bandonner ſon Journal, le permier ouvrag
de cette eſpece qui ſe fut oppoſé au torrent
on parvint à lui faire perdre ſa place de Pro
feſſeur & à l'obliger de quitter Vienne; mais o
ne put pas l'empêcher de continuer à écrir
avec le même courage.

M. ZIMMERMAN ſe releva bientôt de l'abat
tement dans lequel l'avoit jetté cet événement
& redoubla d'activité: il étendit ſes correſpon
dances & publia encore quelques brochures; i
mit ſon nom à quelques-unes; il crut ſuperflu
de le mettre à toutes: on en reconnut pluſieur
à l'énergie des penſées & au feu du ſtile, dont
les caractères équivalent à une ſignature pour
les lecteurs qui ſavent ce que c'eſt que le
ſtile; mais malheureuſement ces caractères ne
font pas preuve devant les tribunaux; & M.
ZIMMERMAN eut un procès très-déſagréable,
pour n'avoir pas fait attention qu'un homme qui
veut déſavouer ſon ouvrage en eſt le maître s'il
n'y a pas mis ſon nom en toutes lettres. Il
inſéra, en 1792, dans le Journal de M. H.
quelques feuilles intitulées *le Baron de Knigge
dévoilé comme illuminate, démocrate & ſéduc
teur des Peuples;* & il prouvoit ces aſſertions
par les écrits mêmes de M. de K.

Parmi les écrits qu'il cita, il s'en trouvoit un anonyme, dont il auroit été difficile de prouver juridiquement qu'il étoit l'auteur: M. le Baron ſaiſit cette circonſtance pour préſenter le Mémoire de M. ZIMMERMAN comme un libelle calomniateur, & lui intenter une cauſe d'injure. Ce procès traîna fort long-tems, & ne fut jugé qu'en Février 1795, époque où mon ami étoit déja trop foible, non-ſeulement pour défendre ſa cauſe, mais même pour y prendre intérêt. On décida qu'il avoit ſans doute prouvé que M. de K. étoit un homme dangereux, &c.; mais que cependant il lui feroit des excuſes de l'avoir inſulté publiquement, à moins qu'il ne put prouver que le pamphlet anonyme étoit bien de lui, quoiqu'il n'eut pas mis ſon nom au bas. Les Tribunaux veulent des preuves qui parlent aux ſens, & M. ZIMMERMAN s'étoit contenté de celles qui parlent à l'eſprit; il avoit eu tort: mais malgré tous les efforts de l'envie qui préſentoit cette affaire ſous le jour le plus odieux, eſt-ce ſur lui que le blâme pouvoit tomber? S'il avoit été en état de faire des excuſes, il auroit pu dire: Je vous demande mille pardons, M. le Baron, de n'avoir pas ſçu que de vos deux ſignatures vous n'en reconnoiſſiez qu'une, & que l'on ne doit point vous

attribuer publiquement vos ouvrages quan
ils ne ſont ſignés que de l'autre. Non-ſeu
ment il écrivoit lui-même, mais il s'employ
à répandre les ouvrages des autres défenſeu
de la même cauſe, ce qui n'étoit pas ai
parce que beaucoup de libraires étoient da
les intérêts de l'ordre ſecret, qui le pourſ
voit comme un de ſes adverſaires les plus da
gereux. Cependant malgré cette difficulté
faire imprimer ce qui étoit défavorable a
illuminés, il parut en 1793, un petit ouvra
dont j'ignore le titre, dont je crois que l'
ignore encore l'auteur & qui a dû produire
grand effet; c'eſt le rapport d'un homme ho
nête qui ayant été attiré dans la ſecte, n
reſta, quand il commença à en connoître l
principes, que pour s'inſtruire à fond de tou
la doctrine; & qui dévoila enſuite tout ce q
n'étoit pas parfaitement connu; le tout tiré d
ſtatuts de l'ordre, écrits de la propre main d
chefs.

D'après ce que je viens de dire des pri
cipes de la ſociété des illuminés ſecrets, l
hommes inſtruits ne remarqueront-ils poi
que ſi elle eſt coupable de les avoir répandu da
toute l'Allemagne, on ne peut pas la charg
de l'horreur de l'invention; tous ne ſe tro

vent-ils pas dans cette exécrable ſentence, célèbre en France long-tems avant la naiſſance connue des illuminés, & généralement attribuée à Diderot: *le genre humain ne ſera parfaitement heureux & libre que quand on aura étranglé le dernier Roi avec les boyaux du dernier Prêtre.* Quand M. de VOLTAIRE forma une aſſociation, avec ſes amis, pour détruire la Religion qu'il déſigne par le mot d'*infame*, quand il reproche à M. d'ALEMBERT de ne point le ſeconder avec aſſez de vigueur dans ce beau projet, ne doit-on pas le regarder comme un des fondateurs de cet odieux ſyſtême, & n'eſt-ce pas le nom de *Kakophiles*, plutôt que celui de Philoſophes, qu'il faut donner à tous les membres de cette aſſociation? Eſt-ce aux illuminés de Munich, de Gotha, de Berlin & de Brême qu'eſt dû ce nombre effrayant d'hommes dépouillés de tous les principes religieux & moraux, qui s'eſt trouvé, tout-à-coup, dans un pays où leur langue étoit abſolument ignorée, & leur exiſtence à peine connue? Ces obſervations ont-elles échappé à M. ZIMMERMAN? Et ſi l'on vouloit faire une énumération complette des cauſes de la révolution, n'en trouveroit-on pas une bien puiſſante, & bien antérieure à la ſociété Bava-

roiſe, "dans une obſervation très-vraie
JOHNSTON, ſur l'*influence de l'exemple*:
n'en fait l'application que des maîtres aux d
meſtiques; mais ne s'applique-t-elle égaleme
bien, peut-être même avec plus de juſteſ
des premieres Caſtes aux Caſtes inférieur
„ Lorſqu'ils verront les gens qu'ils ont cou
„ me de reſpecter, inſulter en face la Religi
„ & les Loix, ils ſeront déterminés, par le
„ exemple & leur conduite, à les braver
„ leur tour, ſelon que leurs beſoins & leu
„ inclinations l'exigeront; ce qui procure
„ une entiere liberté à toute l'eſpece hum
„ ne..... Tous les ſentimens d'humanité,
„ ſimpaties de l'amitié, les ſoins d'une famill
„ la ſollicitude pour le bien d'autrui, tout
„ ces affections domeſtiques & ſociales, q
„ cauſent tous les jours tant de ſoucis & d'e
„ barras, diſparoîtront, & feront place à u
„ ſucceſſion perpétuelle de plaiſirs! On banni
„ du monde toutes les réflexions ſérieuſes, ſu
„ tout celles ſur l'autre vie; ce ſont les pl
„ inquiétans, mais heureuſement elles ſont m
„ fondées. (*)

Profondément pénétré de l'importance de
cauſe, M. ZIMMERMAN ſe livra à des travaux q

(*) THE RAMBLER, No. 100.

détruiſoient rapidément ſa ſanté; non-ſeulement parce qu'une forte occupation de l'ame l'uſe plus que rien d'autre, mais auſſi, parce que quand il travailloit à quelque ouvrage, ſon genre de vie changeoit d'une façon déſavantageuſe: il prenoit pluſieurs heures ſur ſon ſommeil du matin, & avoit travaillé très-long-tems avant que de commencer ſes viſites: le ſoir, après avoir fini ſes affaires, au lieu d'aller ſe repoſer & ſe diſtraire en ſociété, il ſe remettoit de nouveau au travail & le prolongeoit ſouvent très-tard. Ainſi l'on voit que ſon ame étoit dans une action continuelle, & que ſon corps n'avoit pas le repos qui lui étoit néceſſaire: il ſe ſoutint cependant encore fort bien pendant pluſieurs années, & le 4 Octobre 1794, il m'écrivit une lettre dans laquelle il y a la même force, la même juſteſſe, la même préciſion que dans toutes les précédentes; il y préſentoit avec netteté les progrès de la ſociété qui devenoit tous les jours plus dangereuſe: „ elle eſt maîtreſſe „ de preſque toutes les preſſes, de tout le „ commerce de librairie, de tous les journaux „ allemands & de toutes les Cours. Les cauſes „ des malheurs de cette derniere campagne „ ſont les mêmes que celles des événemens de „ Châlons en 1762." Cette même lettre ren-

fermoit l'expreſſion la plus touchante des ſen
timens de joie qu'il avoit eu en apprenant m
guériſon; mais il y avoit un article tracé pa
la plus profonde mélancolie, & qui me fit
plus grande peine. „ Je cours riſque de de
„ venir encore cette année un pauvre émigré
„ forcé d'abandonner ſa maiſon avec la cher
„ compagne de ſa vie, ſans ſavoir où donne
„ de la tête, où trouver un lit pour y mourir.
On pouvoit ſans doute craindre à cette époqu
l'invaſion de l'Électorat, le ſac d'Hanovre &
la néceſſité de l'abandonner, ſi les négocia
tions n'avoient pas ſauvé le pays que les ar
mées ne défendoient pas: mais la façon dor
M. ZIMMERMAN exprimoit ſes craintes, an
nonçoit le plus grand accablement. J'y vis un
ame dont les reſſorts commencent à mollir
& qui n'oſoit plus dire, comme il auroit pu l
faire à ſi juſte titre, *je porte tout avec mo*
Je ne négligeai rien pour relever ſon courage
& je le ſollicitai de venir chez moi avec Ma
dame, dans un pays qui étoit le ſien, où
jouiroit dans la plus parfaite ſécurité, d
toutes les douceurs de la paix & de celles d
l'amitié. Il me répondit en Décembre, &
une partie de ſa lettre reſſembloit à celles d'au
tres fois; mais la triſteſſe & l'affaiſſement s'
montroien

montroient encore plus fortement, & il avoit été accaplé par une maladie de Madame, que malheureuſement il vit d'abord plus grave qu'elle n'étoit; il fut obligé de mettre trois jours à m'en écrire les détails, qui, en d'autres tems, ne lui auroient pas pris une heure, & il finiſſoit par *je vous en conjure pour la derniere fois peut-être de ma vie*, &c. Cette impoſſibilité d'écrire quelques pages, cette idée que l'on n'écrira plus à ſon ami, & malheureuſement l'événement la juſtifia, l'idée encore fixe de devoir quitter Hanovre, quoique les circonſtances euſſent abſolument changé, tout m'indiquoit la perte dont j'étois menacé.

Dès le mois de Novembre, il avoit perdu le ſommeil, l'appétit, les forces, & maigri ſenſiblement; cet état de dépériſſement alla toujours en augmentant: en Janvier il faiſoit encore quelques viſites de malades en carroſſe, & tomboit ſouvent en foibleſſe au haut de l'eſcalier; il lui en coûtoit d'écrire une recette; il ſe plaignit même quelquefois de confuſion dans la tête, & il quitta toute occupation: on crut d'abord que c'étoit une chimère d'hypocondrie; mais on s'apperçut bientôt que la profonde mélancolie ne lui permettoit pas de ſuivre long-tems le fil de ſes idées. Il lui arriva ce qui eſt

arrivé à tant d'hommes de génie ; une id
forte l'emporte ſur toutes les autres, elle ſu
jugue l'ame qui ne peut plus l'éloigner, ni
perdre de vue. Conſervant toute ſa préſen
d'eſprit, toute la netteté & la juſteſſe de ſ
idées ſur tous les autres objets, mais n'aima
plus à s'en occuper, n'étant plus capable d'a
cun travail, ne donnant même plus ſes co
ſeils qu'avec peine, il voyoit continuelleme
l'ennemi dévaſtant ſa maiſon ; comme PASCA
voyoit toujours un globe de feu à ſes côté
M. BONNET, l'homme le plus honnête qui
vole, & SPINELLO, le diable vis-à-vis de lu
En Février, il commença quelques remèdes, c
qu'il s'ordonnoit, ou que lui conſeilloient le
médecins qu'il conſulta : au commencemen
de Mars, il déſira mes conſeils; il n'étoit dé
plus en état de decrire ſa maladie, ce fu
Madame qui s'en chargea ; je lui répondi
ſur le champ ; mais de quelle utilité peuven
être les directions d'un médecin abſent, dan
une maladie dont la marche eſt très-rapide
quand il y a néceſſairement près d'un mois en
tre le conſeil demandé & le conſeil reçu ? So
état empira ſi fort que M. WICHMAN, qui lu
donnoit ſes ſoins, crut qu'un voyage & u
changement de lieu ſeroient les meilleurs re

mèdes. On ſe décida pour Eutin, dans le Holſtein: en paſſant à Lunebourg, on conſulta M. LENTIN, l'un des médecins d'Allemagne en qui il avoit le plus de confiance: mais M. ZIMMERMAN, qui ſi ſouvent inquiet ſur ſa ſanté, avoit cependant eu la ſageſſe de faire peu de remèdes, & qui ne les aimoit pas, trouva toujours une foule d'objections à oppoſer aux meilleurs conſeils, & ne fit rien. Arrivé à Eutin, un ancien ami & ſa famille lui prodiguèrent toutes les careſſes de l'amitié; il y fut ſenſible & parut légérement mieux. M. HENSLER vint le voir depuis Kiel, & lui donna des conſeils très-bons ſans doute, mais toujours irréguliérement ſuivis, & par-là même toujours inutiles; enfin, au bout de trois mois, en Juillet, il voulut revenir à Hanovre, & il rentra dans ſa maiſon avec la même idée avec laquelle il en étoit ſorti, il la vit dévaſtée, & ſe crut entiérement ruiné. Je lui écrivis pour le ſolliciter d'aller à Carls-Bad: ce voyage n'étoit plus poſſible; le dégoût, l'inſomnie, la foibleſſe augmentoient rapidement; il ne prenoit preſque plus aucune nourriture, ſoit parce que le dégoût étoit inſurmontable, ſoit parce qu'elle le faiſoit ſouffrir; ſoit peut-être auſſi, comme M. WICHMAN l'a cru, par

cette cruelle illuſion qu'il n'avoit pas un
La trop grande application, les peines de l
les douleurs, l'inſomnie, & enfin le ma
de nourriture ſuffiſante firent ſur lui l
du tems & hâterent la vieilleſſe : à ſoixant
ans il étoit dans un état de décrépitude
plette, & ſon corps étoit un vrai ſquelette
prévoyoit bien l'iſſue de la maladie : plu
ſix ſemaines avant ſa mort, il diſoit à ce m
Médecin, je mourrai lentement, mais
péniblement; & quatorze heures avant
d'expirer, *laiſſez-moi ſeul, je me meurs*
devoit être un ſentiment bien doux au m
de tant de maux abſolument incurables
quand on a vécu comme il avoit vécu. I
cet excellent homme expira le 7 Octobre

Les perſonnes qui auront lu avec que
attention ce que j'ai dit de M. ZIMMERM
trop longuement peut-être & ſûrement avec
peu d'ordre, jugeront aiſément qu'il réun
un génie vaſte & original, une imagin
brillante, beaucoup d'eſprit, un jugement
quis & des connoiſſances très-étendues,
ſeulement en médecine, mais en politique
morale, en hiſtoire, en littérature ancienn
moderne. L'*Orgueil national*, l'*Expérien*
médecine, le traité de la *Solitude*, ſont

ſujets abſolument neufs, dont qui que ce ſoit ne s'étoit occupé, qu'il avoit créé, & ſur leſquels il n'a point donné des ébauches, mais des ouvrages finis. Son ame étoit pure, ſon cœur excellent; perſonne ne fut jamais plus attaché à tous ſes devoirs; il étoit bon fils, bon mari, bon pere: l'amitié étoit chez lui un ſentiment tout de feu, & ſi dans des momens d'inquiétude, il avoit eu les plus légers torts avec ſes amis, il les réparoit avec toute la cordialité & la grace poſſibles. La reconnoiſſance étoit un de ſes caractères marquants: il n'avoit pas oublié, à la fin de ſes jours, les plus petits ſervices qu'on lui avoit rendus il y avoit longues années. La ſenſibilité de ſes nerfs lui a quelquefois fait du tort; elle a peut-être mis quelques légères diſparates dans ſa conduite, qui peuvent l'avoir fait mal juger par ceux qui ne le voyoient que peu; auſſi ſa premiere femme diſoit en mourant: *mon pauvre* ZIMMERMAN, *qui te comprendra?* Peut-être cette même mobilité l'a quelquefois arrêté dans ſa carrière; & ſa veuve déſolée écrivoit, quel homme ç'eût été, ſi ſes nerfs ne l'avoient jamais commandé! Ce ſont ſes nerfs qui lui donnoient, dans quelques circonſtances, une eſpece de puſillanimité bien éloignée

de la force de ſon caractère. Ce ſont ſes ne
ſeuls qui trembloient à Sans-Souci, en app
chant de la chambre du Roi. (*) Quel
fut le génie de FREDERIC, celui de Z
MERMAN avoit-il quelqu'un à redout
Auſſi le tremblement ne dura pas long-te
il finit en approchant du Roi, & ils cauſe
d'homme à homme.

Ce n'étoit aſſurément pas le cas ici; n
ſi l'homme médiocre doit craindre quan
eſt en converſation avec l'homme de gé
la timidité n'a-t-elle pas dû ſouvent ſe trou
du côté des Princes?

Ce même état de ſes nerfs le rendoit
niment trop ſenſible à ces petits *déſappoi*
mens dont la vie eſt ſemée, que l'on
ſentir comme on ſent les variations déſag
bles de l'air, mais dont il n'eſt pas per
de s'occuper; je l'en ai vu quelquefois aff
au point d'en être méconnoiſſable. Il vou
un jour que je quittaſſe Lauſanne, parce q
nous promenant hors de la ville, nous av
été ſurpris par une pluie très-abondante

(*) En carroſſe, il craignoit à chaque i
des accidens fâcheux, comme la femme la
poltronne.

fort mouillés; & étant allé faire une viſite, à quelques lieues d'ici, à une Dame qu'il avoit connu, il y avoit vingt-cinq ans, pleine d'eſprit, très-aimable, très-élégante & très-occupée de plaiſir; il fut ſi frappé de la trouver en coſtume & en occupation de bonne ménagère de campagne, qu'il ne put pas dire un mot de toute la ſoirée. Il alloit chercher l'ASPASIE qui enchaînoit SOCRATE & PERICLES, & il trouva la femme forte de SALOMON: cette métamorphoſe le bouleverſa au point de produire chez lui un effet bien plus fâcheux, l'amabilité diſparut, & il ne reſta que la petiteſſe de l'amour-propre mal-à-propos humilié. La Dame de campagne le dévina, ſourit, & le reçut comme elle auroit fait vingt-cinq ans auparavant. Pourquoi tairoit-on des traits de cette eſpece? Quelque minimes qu'ils paroiſſent, ils tiennent à l'hiſtoire de l'humanité, & l'on n'eſt point fâché de les trouver chez des hommes ſupérieurs; ils diminuent la diſtance qui les ſépare des autres, & ils adouciſſent l'envie.

M. ZIMMERMAN étoit grand, très-bien fait, avoit une démarche ferme & aiſée, ſe préſentoit fort bien, avoit la tête belle & la voix agréable: ſon génie brilloit dans ſes yeux; &

ſi la petite vérole l'avoit un peu gâte, ce
toit qu'à ce degré qui ajoute à la phyſiono
ce qu'il ôte d'éclat à la peau. Il a été v
ment regretté de Madame, de tous ſes a
& il en avoit beaucoup, des médecins
aiment leur vocation & s'intéreſſent à ſes
grès, de tous ſes malades, de toutes les
ſonnes qui avoient eu occaſion de le
noître particuliérement, de ceux qui pa
geant ſa façon de penſer ſur l'objet im
tant dont il avoit été ſi fort occupé; &
HOFMAN vient de dédier à ſes Mânes, d
manière très-touchante, le ſecond volume
ouvrage intitulé, *Avis très-importans*
nos tems, que l'on peut regarder cor
une continuation de ſon journal. Quelle
honnête pourroit ne pas regretter un hon
qui s'eſt conſacré, avec un courage
exemple peut-être, au bien de l'human
qui ayant vu naitre, & bientôt devenir
ſante, une aſſociation dont le but paroit
d'anéantir toutes les baſes ſur leſquelles
poſent depuis tant de ſiécles, l'ordre &
bonheur des ſociétés; a combattu le
mier, & long-tems preſque ſeul, tous ſes p
cipes, & s'eſt oppoſé à ſes progrès avec
force & une ſuite dont peu, très-peu d'hom

ſeroient capables; qui, ſans autre but que celui du bien général, & animé par ce beau principe que ménager les méchans c'eſt faire du mal aux honnêtes gens, (*) s'eſt expoſé à la critique la plus amère, à la haine, au reſſentiment d'une multitude d'hommes, redoutables par leurs talens, par leur crédit, *par leurs principes même*; qui a bravé au deſir d'arrêter un fleau ravageur, tous les plaiſirs, ſa fortune, ſon repos, ſa ſûreté, ſa vie même? Que les hommes qui penſent apprécient celui qui a été capable de faire tout ce qu'il a fait pour le bonheur public; qu'ils jugent quelle tête & quel cœur une telle entrepriſe ſuppoſoit; qu'ils comparent les hommes dont les ouvrages ont ſervi ces principes deſtructeurs qui ont amené un état de choſes tel qu'il n'y a peut-être pas un honnête homme en Europe qui n'en ſouffre; & celui qui s'eſt conſacré à les combattre; qu'ils décident, quel eſt le plus digne de leurs hommages; & que leur reconnoiſſance venge mon ami de tout ce que la malignité a fait pour ternir ſa mémoire, à laquelle la poſtérité, mieux inſtruite que nous peut-être de l'importance

(*) *Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.*

de la cauſe dont il s'étoit chargé, rendra p
de juſtice encore qu'on ne peut le faire
jourd'hui! (*)

Le poſte de M. ZIMMERMAN a
partagé en deux poſtes égaux, & donné
MM. WICHMAN & LENTIN.

(*) *Paſcitur in vivis livor poſt fata quieſcit,*
Tunc ſuus ex merito quemque tuetur honor.

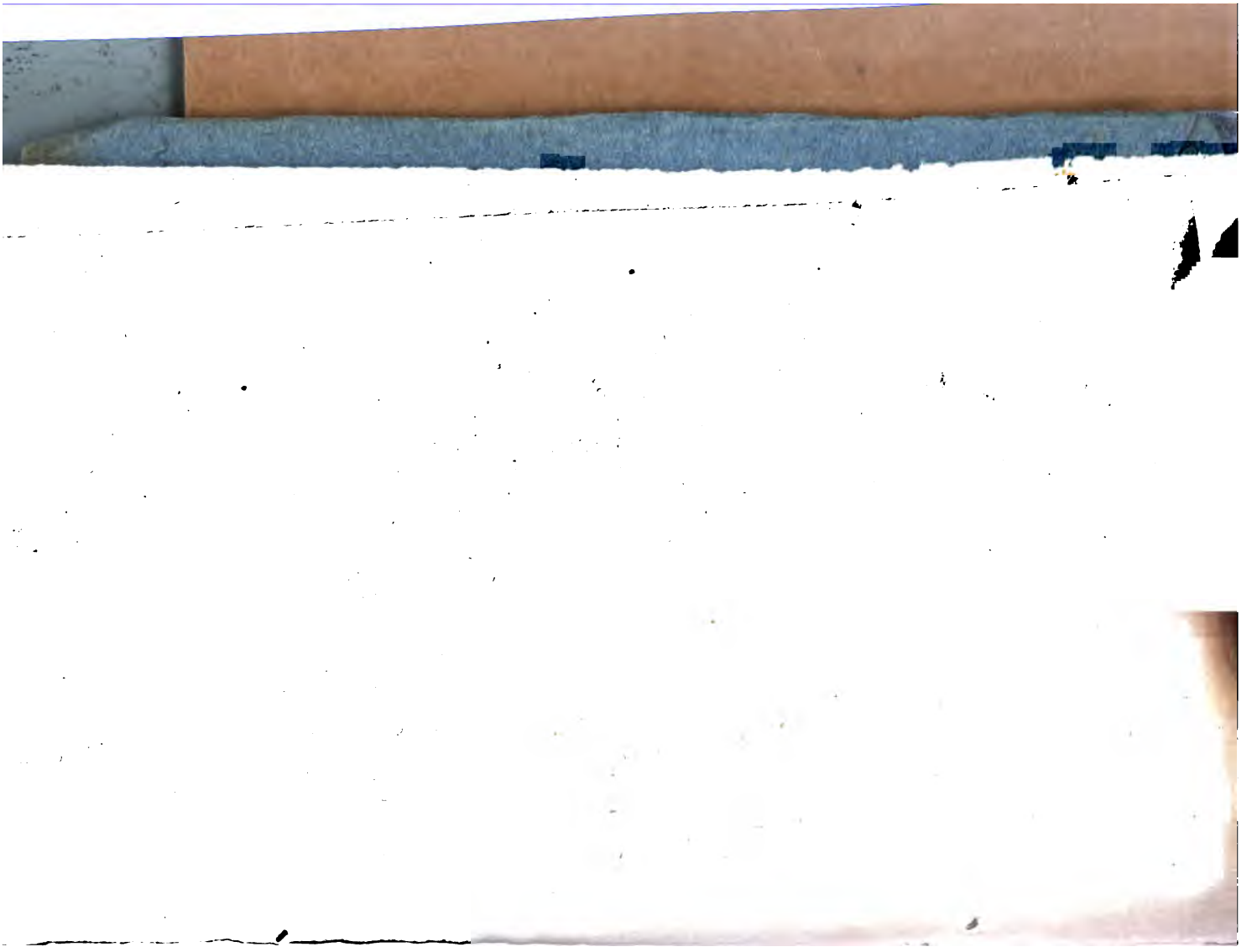
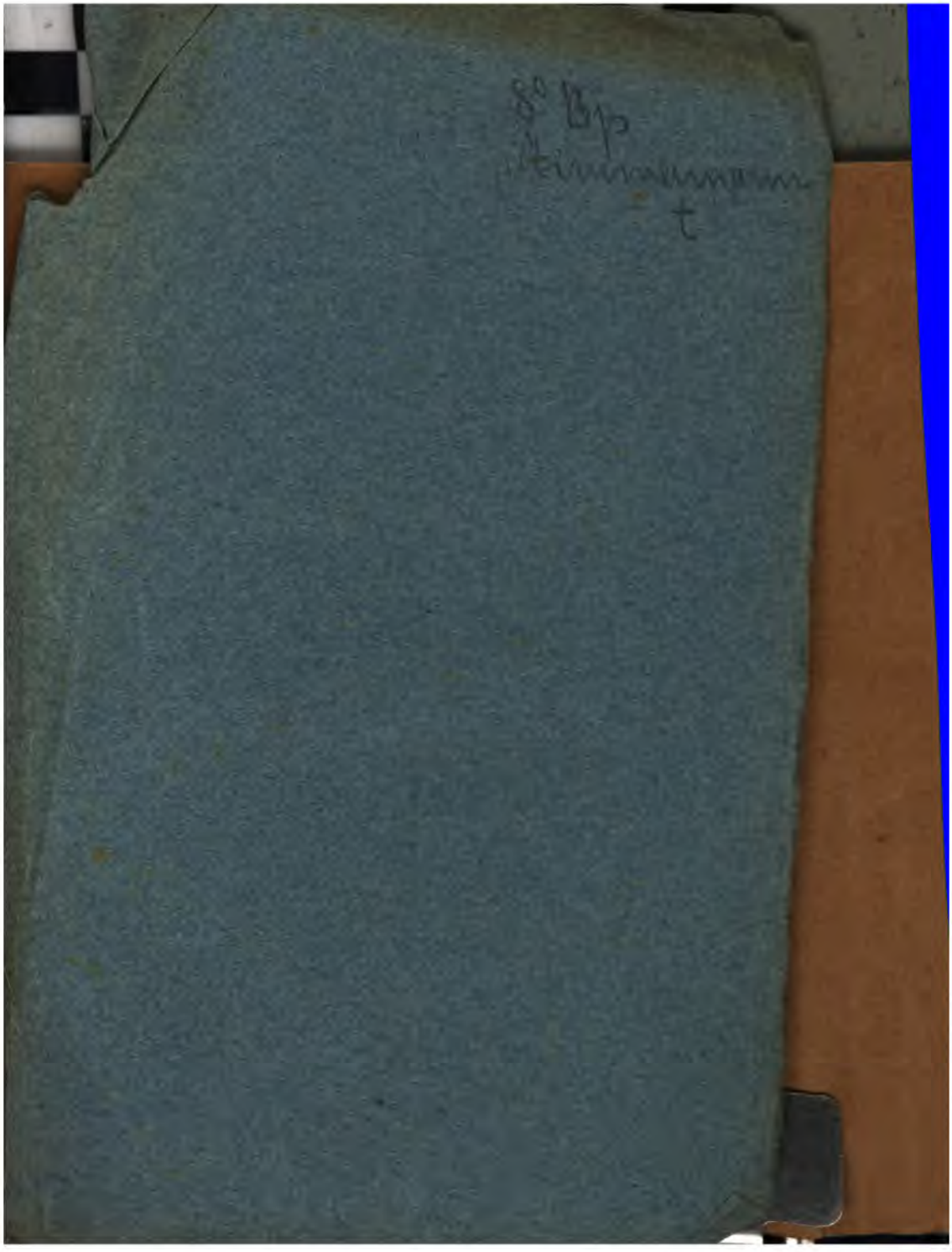
FIN.

Permis d'imprimer. DE BONS, Profeſſeur.

PRIVILÉGE DE LL. EE.

NOUS L'ADVOYER ET CONSEIL DE LA VILLE ET REPUBLIQUE DE BERNE, ſavoir faiſons, par les préſentes, que notre cher et Féal, AUGUSTE TISSOT, Profeſſeur honoraire en Médecine de l'Académie de *Lauſanne*, Nous ayant informé qu'il ſeroit dans l'intention de faire imprimer et débiter ſes ouvrages ſur la Médecine, en partie déja publies, et aujourd'hui par lui conſidérablement changés, corrigés et augmentés, et de plus, divers nouveaux Traités; Nous ſuppliant de vouloir lui accorder, à cet effet, un *privilége excluſif*.

NOUS ſur ce conſidérant le mérite de l'Auteur et la grande utilité de ſes *Oeuvres*, Nous ſommes trouvés très-diſpoſés à acquieſcer à ſa demande; et partant lui avons accordé, pour l'impreſſion et le débit de toutes ſes *Oeuvres*, tant anciennes que modernes, un *Privilége excluſif pour le terme de quinze ans*. Défendons en conſéquence à un chacun, ſous peine de confiſcation, et de l'amende pour ce ſtatuée, de contrefaire ni débiter ces Livres durant le dit terme, ſans la permiſſion de l'Auteur.

Toutefois on devra ſe conformer au Réglemen
Imprimeurs touchant la cenſure; et délivrer g
un exemplaire de ces ouvrages à la Biblioth
de cette Capitale et un autre à celle de Lauſa
En foy de quoi les Préſentes ſont munies de n
ſceau d'Etat. Donné le 8e Janvier Mille ſept
quatre-vingt quince. 1795.

(L. S.)